MASTER
NEGATIVE
NO. 93-81198-5

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

GENNEP, ARNOLD VAN

TITLE:

LA QUESTION D'HOMERE

PLACE:

PARIS

DATE:

[1909]

Master Negative #

93-81198-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

88HA
G287

Gennep, Arnold van, 1873-1957.

... La question d'Homère; les poèmes homériques, l'archéologie et la poésie populaire, par A. van Gennep; suivi d'une bibliographie critique par A. J.-Reinach. Paris, Mercvre de France [1909]

86 p. illus. 18cm. (Les hommes et les idées)

1. Reinach, A. J.

12-15771

Library of Congress

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

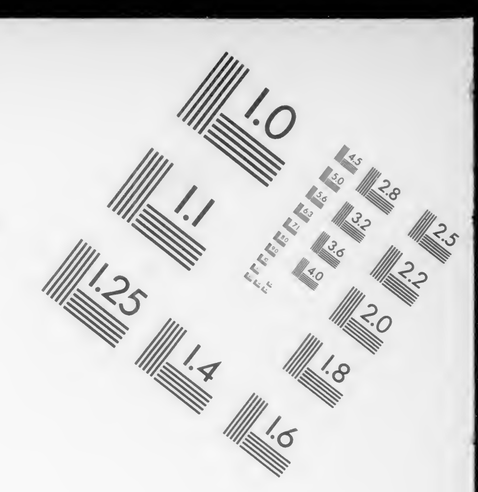
FILM SIZE: 24mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 3/17/93 INITIALS CR
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

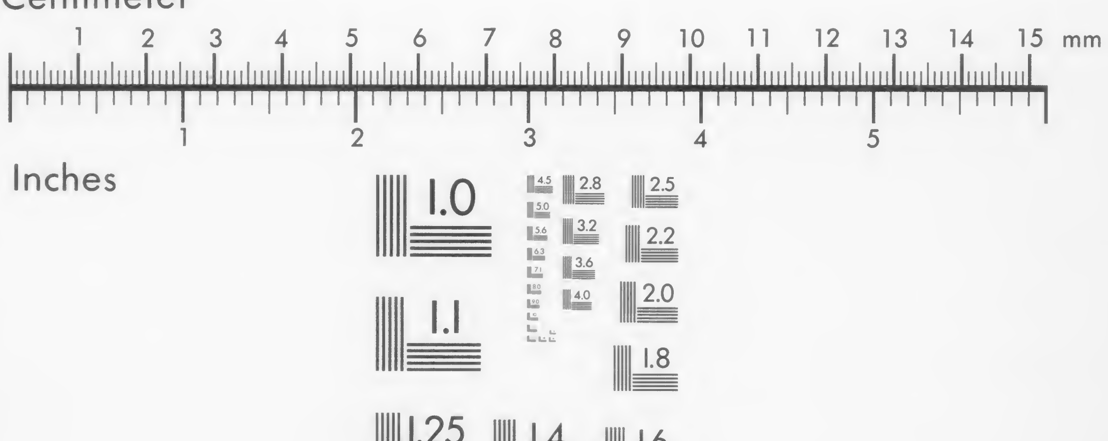


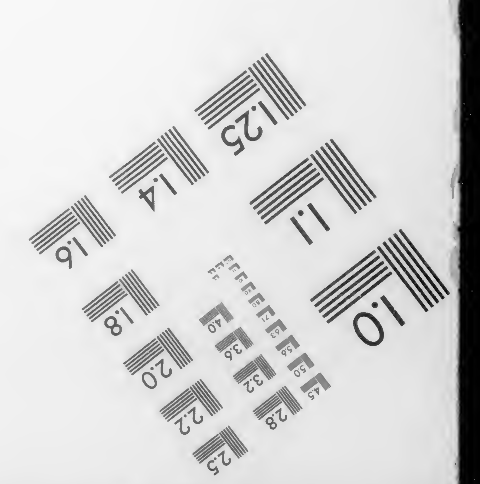
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.



88HA G287

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY



LES HOMMES ET LES IDÉES

La Question d'Homère

LES POÈMES HOMÉRIQUES, L'ARCHÉOLOGIE
ET LA POÉSIE POPULAIRE

PAR

A. VAN GENNEP

SUIVI D'UNE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE PAR

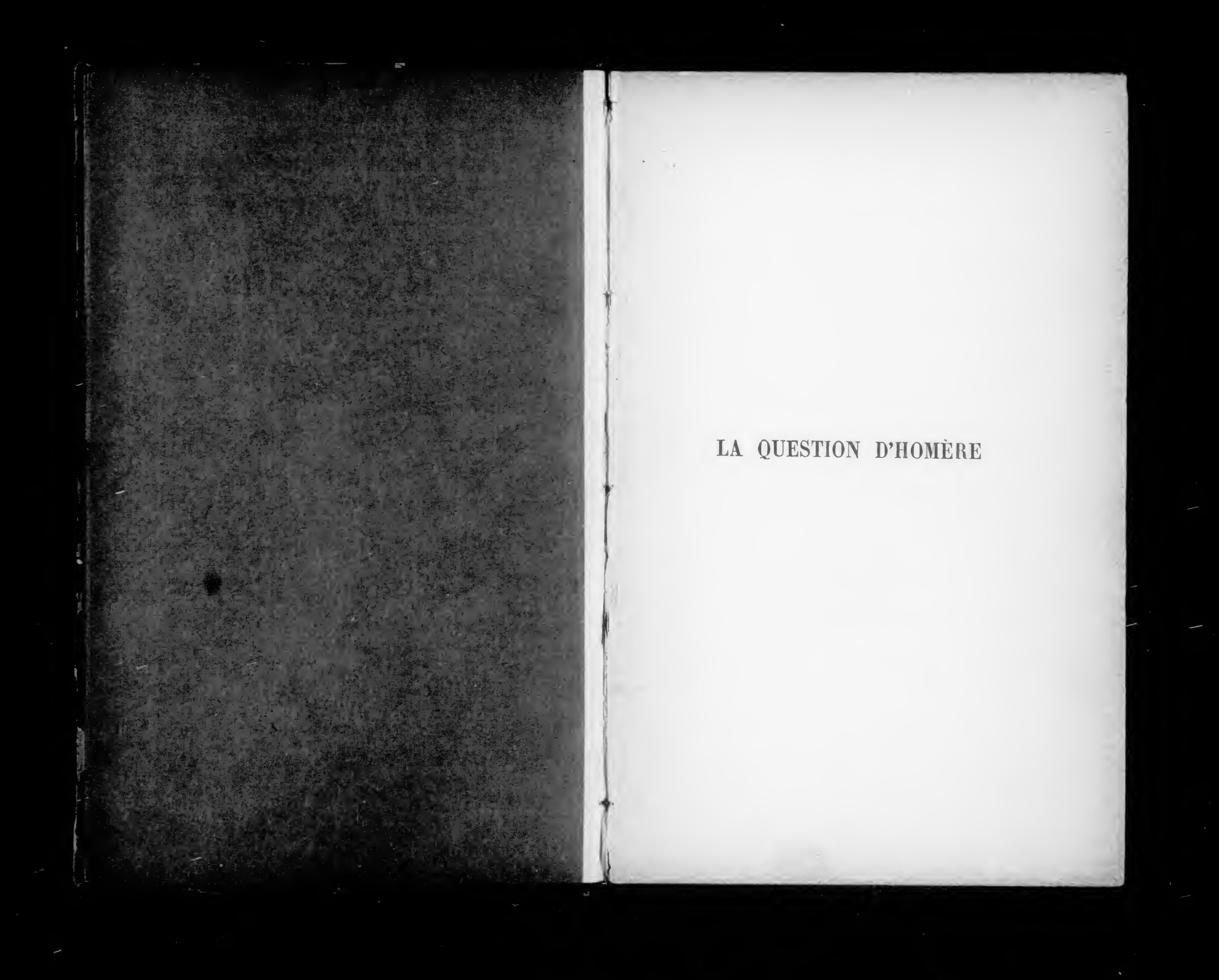
A. J.-REINACH



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIX



LA QUESTION D'HOMÈRE

DANS LA MÊME COLLECTION

HENRI DE RÉGNIER ET SON ŒUVRE, par Jean de Gourmont, avec un portrait et un autographe.................. I vol.

LA NAISSANCE ET L'ÉVANOUISSEMENT DE LA MATIÈRE, par le Dr Gustave Le Bon.......................... I vol.

DANTE, BÉATRICE ET LA POÉSIE AMOUREUSE. *Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIIIe siècle*, par Remy de Gourmont, avec plusieurs gravures sur bois..... I vol.

FRANÇOIS COPPÉE ET SON ŒUVRE, par Gauthier Ferrières, avec un portrait et un autographe.................. I vol.

LES HARMONIES DE L'ÉVOLUTION TERRESTRE, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum.......... .... I vol.

LA RÉVOLUTION RUSSE ET SES RÉSULTATS, par P.-G. La Chesnais..... .... I vol.

MAGNÉTISME ET SPIRITISME, par Gaston Danville.. ... I vol.

FRANCIS JAMMES ET LE SENTIMENT DE LA NATURE, par Edmond Pilon, avec un portrait et un autographe... ..... I vol.

LE GÉNIE ET LES THÉORIES DE M. LOMBROSO, par Etienne Rabaud.... .... I vol.

LES HOMMES ET LES IDÉES

La Question d'Homère

LES POÈMES HOMÉRIQUES, L'ARCHÉOLOGIE ET LA POÉSIE POPULAIRE

PAR

A. VAN GENNEP

SUIVI D'UNE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE PAR

A. J.-REINACH

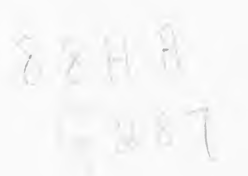


PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

Tous droits réservés

Droits de traduction et de reproduction réservés

pour tous pays.



La question d'Homère : les Grecs déjà, et les Romains, la discutaient avec ardeur. A partir de la Renaissance, chaque érudit, ou presque, tenta de la résoudre. Dans le public, on se moqua souvent de ces poursuites d'une certitude, indifférente semblait-il.

C'était mal comprendre qu'un tempérament de savant se marque par le plaisir que fait éprouver non pas seulement la *découverte* d'une solution, mais davantage sa *recherche*. En ce sens, le savant est proche de l'artiste ; l'imagination est leur vraie maîtresse également. Il y a, sans doute, des nuances. Tel savant éprouvera un plaisir profond à déterminer la place d'un phénomène, d'un fait dans la série qui convient. Tel autre voudra reconstituer, avec des pierres et des inscriptions, une civilisation évanouie. D'aucuns encore se créent patiemment une vision merveilleuse de l'humanité tout entière, sous ses aspects divers et changeants, depuis ses débuts jusqu'à ses formes exactement contemporaines. Le savant recrée le monde comme l'artiste, à l'aide seulement d'autres procédés.

La question d'Homère a ceci d'admirable, qu'elle peut servir de prétexte pour des recherches étendues à chaque spécialiste, à l'historien comme au géographe, à l'archéologue comme à l'épigraphiste,

à l'ethnographe comme au folk-loriste, au linguiste comme au critique littéraire. Aussi a-t-on vu cette question changer d'aspect au fur et à mesure que se constituaient des sciences nouvelles. C'est à ce point de vue que je l'examinerai ici, c'est-à-dire non dans son évolution, mais dans ses rapports avec les diverses sciences.

En outre, elle fournit au psychologue un cas intéressant de suggestion collective en matière scientifique. On croit volontiers, a priori, que les savants doivent moins que d'autres accepter des opinions toutes faites ou des formules vides. Nullement : leur « esprit critique » ne porte d'ordinaire que sur des séries restreintes de phénomènes, des cycles étroits d'idées. La faute en est à ce que la spécialisation, d'abord simple moyen, est devenue peu à peu une fin, un « devoir » pour le savant. Le public de son côté n'autorise pas un spécialiste à sortir de la case qu'il lui a assignée pour demeure. Souvent, d'ailleurs, le spécialiste ne tient pas à en sortir, mais se fait gloire de l'étroitesse de son horizon. Il lui arrive alors, s'il généralise, de commettre des erreurs que le spécialiste d'à côté rectifie, en commettant d'autres erreurs à son tour. Ceci est très marqué dans les discussions entre linguistes et archéologues à propos de la question homérique. Je ne fais pas tant allusion aux erreurs portant sur de petits détails que sur celles qui tiennent à des interprétations de portée voulue générale. Très souvent, comme on le verra amplement par la suite, des observations exactes pour un lieu et un temps donnés ont été *transposées*, c'est-à-dire

appliquées à d'autres lieux et à d'autres temps, sans souci des circonstances concomitantes. On a reporté du présent européen dans l'antiquité grecque ou asiatique; on a assimilé un Homère à un Victor Hugo, une épopée à un conte populaire, et ainsi de suite.

§

Depuis longtemps, la question d'Homère ne consiste plus en une question d'individu : le beau vieillard à grande barbe, et aveugle, a vécu, même pour les poètes modernes. La tradition grecque qui eut une si belle fortune ne peut en aucun cas se rapporter à l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Cet auteur lui-même n'est pas un individu unique. Homère a eu des collaborateurs, peu nombreux, sans doute, mais enfin des collaborateurs.


Statuette de vache, Tirynthe.

Ceci était reconnu dans les grandes lignes dès le milieu du XVIIIe siècle. Mais Wolf survient, qui publie, en 1795, *les Prolégomènes à l'Iliade*. Son sens esthétique était trop juste pour lui faire nier l'unité générale, l'*unus color* du poème ; mais il exagéra la théorie des juxtapositions, exagération qui se marqua davantage encore en ses continua-

teurs. Quelques-uns d'entre eux ne virent plus dans les poèmes homériques que des collections de lais, juxtaposés, au cours de plusieurs siècles, par de nombreux aèdes anonymes.

D'autres cependant ne purent nier totalement cette unité des poèmes que sent tout lecteur non prévenu. Mais la théorie interdisait de regarder l'unité de composition et de mouvement comme due à un individu déterminé, ou à quelques individus très peu nombreux. On imagina qu'elle n'était qu'une conséquence naturelle, une résultante des conditions internes de toute création épique. C'est ainsi que Frédéric Schlegel déclara : « L'épopée homérique n'est pas une œuvre qui ait été conçue et exécutée ; elle a pris naissance, elle a grandi naturellement. » Cette opinion a encore été formulée ainsi : « L'épopée grecque est une production organique »,c'est-à-dire qu'elle a dû croître comme un animal ou une plante, inconsciemment, par suite d'une force interne toute puissante.

On a donc affaire ici à ce procédé de transposition dont on rencontrera bien d'autres formes encore et qui consiste à appliquer à une série de phénomènes déterminée la terminologie et les concepts spéciaux correspondant à une autre série de phénomènes déterminée. Dans le cas présent : de notions et de termes biologiques à des faits d'ordre littéraire. En soi, le procédé d'explication par la transposition est légitime, et l'ethnographie générale ainsi que plusieurs de ses sections, notamment l'étude de l'art primitif, ont gagné à l'application de la méthode biologique . Mais encore une méthode particulière n'oblige-t-elle pas à utiliser aussi le vocabulaire qui lui correspond ; et dans la question homérique, ni la transposition de méthodes ni celle de terminologies spéciales n'a fourni jusqu'ici des explications réelles.

Ayant nié l'unité du poème et l'invidualité de l'auteur, la théorie se devait de désarticuler le mécanisme de la composition. C'est à quoi se sont employés nombre de savants, surtout allemands, mais aussi anglais et français. Ils analysèrent chant par chant, vers par vers, mot par mot, l'Iliade et l'Odyssée. Et leur critique minutieuse rejeta peu à peu de l'œuvre tout ce qu'ils jugèrent inconséquences, répétitions, inutilités, clichés, anachronismes, contradictions. Quelques-unes de leurs découvertes valent d'être citées.

Il est dit dans l'Iliade qu'en vingt-quatre heures les Grecs construisirent une muraille fortifiée ; mais, demandent les critiques, que faisaient pendant ce temps les Troyens ? Ou bien : Nausicaa, pour une princesse fille de roi, ne se montre-t-elle pas bien inquiète du qu'en-dira-t-on ? Ou encore : pourquoi Achille, ayant prêté ses armes à Patrocle, armes qui vont à son ami comme un gant, ne prend-il à son tour les armes de Patrocle (qui doivent lui aller aussi) afin de combattre à son côté, pour le défendre ? O Bouvards, ô Pécuchets !

Devant un tel système de critique, aucun poète ne saurait tenir, ni Milton, ni Dante, ni même le grand Gœthe, dont le Faust est une merveille précisément par ses contradictions, ses flottements, ses inégalités, image de toute une vie de sentiment et

de pensée. Le « lecteur critique » est d'ailleurs une invention moderne ; et les poèmes homériques n'étaient même pas lus, mais récités. L'« auditeur critique » est lui aussi une invention moderne, bien plus rare encore que le « lecteur critique ». L'on ne saurait donc attendre d'Homère une uniformité qui ne se rencontre dans aucune véritable œuvre d'art, uniformité que son public n'exigeait pas de lui, et que le public moderne, plus difficile, n'exige pas non plus avec la rigueur que supposent les savants qui ne sont que savants.

Le résultat de tout ce travail d'analyse a été une dissection de l'Iliade et de l'Odyssée. Lachmann coupa l'Iliade en deux morceaux, l'historien Grote en trois, un autre en quatre. Puis on découvrit que chaque poème n'était qu'une juxtaposition de morceaux d'abord indépendants qui se cristallisèrent automatiquement autour d'un noyau primitif. « Je n'ai pas à apprécier, dit M. Bréal, un système qui réduirait l'Iliade au point de la faire ressembler à une tragédie du Premier Empire. Ce serait sans doute la première fois que les beautés d'une œuvre lui viendraient des interpolateurs (1). »

Le travail de juxtaposition et de cristallisation aurait demandé quatre siècles au moins. Cette théorie a ceci de bizarre qu'elle utilise, suivant les besoins du moment, deux contradictoires : d'une part, que les poètes ont conservé la tradition originale (d'où l'usage du chariot de guerre, des armes en bronze, d'un ensemble déterminé de lois coutumières, une forme particulière de société féodale, un certain type de maison); et, d'autre part, que les poètes ont introduit dans le poème en voie de croissance les nouveautés contemporaines (formes récentes d'armes défensives, certains rites funéraires, des croyances religieuses plus modernes et autrement systématisées, un autre type de maison, un nouveau système de lois, des modernismes de vocabulaire et de grammaire). Manié par des mains habiles, comme celles de Helbig en Allemagne, ou de Leaf en Angleterre, ce glaive à double tranchant dénoue tous les problèmes... en les coupant.

(1) *Pour mieux connaître Homère*, Paris, Hachette, 1906, p. 127.

Dans ces conditions, il est impossible de faire ici la démonstration des erreurs commises, parce qu'elle nécessite la discussion des détails, du travail de microscope. Et je renvoie aux travaux cités à la *Bibliographie critique* dressée par M. A. J.-Reinach pour ce volume, quiconque désire s'intéresser activement à la « question homérique ». Les savants ne sont d'ailleurs pas seuls juges en cette matière : c'est à un jugement littéraire que se ramène au moins en partie le problème homérique.

§

Et sur ce point les lecteurs ordinaires, j'entends ceux qui lisent Homère par plaisir esthétique, sans arrière-pensée de critique philologique ou archéologique, sont d'accord : l'Iliade et l'Odyssée leur donnent une impression générale d'unité de ton et de composition. Quelques savants aussi ont été

saisis par le charme, tels Wolf, Monro et d'autres, qui ont oscillé sans cesse entre l'affirmation d'unité que leur suggère la lecture suivie et l'affirmation de multiplicité qu'entraîne la critique serrée de l'œuvre. Comme le remarque A. Lang, Wolf cesse d'être wolfien dès qu'il apprécie du point de vue esthétique.

Pour juger les poèmes homériques, il faut d'abord se rappeler qu'ils étaient destinés, non pas à être lus à tête reposée, mais à être écoutés. Et l'auditeur pardonne des répétitions et des longueurs dont le lecteur enrage. Les savants ont déclaré que les répétitions, de même que tous les passages proprement inutiles à l'action, sont autant de remaniements après coup et d'interpolations. Mais c'est oublier le caractère de tout poème récité, qui tient à une nécessité physiologique. L'attention de l'auditeur se fatigue. Il lui faut des repos, que lui procurent les répétitions d'idées, d'images et de mots. Elles sont en même temps un plaisir, car elles lui donnent la sensation de participer activement à l'œuvre poétique. C'est le principe même de la mélodie et du *leit-motiv*.

Le bercement de l'oreille et de l'esprit est encore obtenu dans les poèmes homériques par le rythme, à la fois monotone et varié, des hexamètres.

On a observé, à plusieurs reprises, qu'entre les divers mètres de la poésie grecque l'hexamètre est l'un des plus sévèrement réglés. La place des longues et des brèves y est fixée d'avance. Non moins rigoureuses sont les lois de la prosodie : d'où Michel Bréal conclut que l'hexamètre, de même que

l'alexandrin français, « a l'air d'être l'héritier d'une longue évolution ».

Cette uniformité du mètre est en tout cas l'un des meilleurs arguments contre la théorie de la formation populaire des poèmes homériques. En supposant qu'il ait existé plus anciennement des poèmes de même sujet, ils devaient, comme les autres poésies populaires, présenter une grande variété de rythmes, dont l'uniformisation n'a pu être accomplie que par un seul individu, par le poète de génie que nous appelons Homère. Une fois le modèle donné, d'autres aèdes, comme les « poètes cycliques », ont pu développer tel passage, insérer çà et là des fragments de chants, et même un chant entier, le XXIIIe de l'Iliade. Mais ces adjonctions se reconnaissent facilement. Elles sont une preuve de plus que le reste est bien d'une seule et même main.

Le repos des auditeurs, et cette fois aussi du récitant, est encore obtenu par l'emploi des célèbres épithètes. On a construit à leur sujet plusieurs hypothèses ingénieuses. En réalité, l'habitude de voir toujours un nom accompagné de son épithète aide la mémoire et la prononciation considérablement. Il suffit d'écouter autour de soi, pour constater que ce sont ceux-là précisément qui ont l'esprit paresseux et la langue lourde, qui pensent et parlent par clichés. Les « épithètes homériques » sont des clichés et des chevilles de repos, comparables aux clichés verbaux des bylines russes et des chansons épiques des Slaves méridionaux. D'où leur automatisme. La mer est toujours « fer-

tile en poissons » ; les bœufs « tournent les jambes en marchant » ou sont « violemment mis à mort ». Mais ces épithètes, soi-disant « photographies involontaires du monde extérieur », viennent souvent à contre-temps : à propos de la courroie d'un casque, il est parlé du bœuf « violemment mis à mort » ; au commencement de l'Odyssée, Egisthe est glorifié comme « l'irréprochable », alors qu'on va rappeler ses crimes.

Ce n'est pas, comme le pense M. Bréal, que « le vers a fonctionné tout seul, comme un rouage dont on a trop usé ». Mais l'épithète et le substantif forment un seul mot, une seule aspiration pour le chanteur, un seul son harmonique pour l'auditeur. Les épithètes également stéréotypées de nos Chansons de Geste, nos « Empereur à la barbe fleurie », s'expliquent de la même manière. Et ce procédé se rencontre dans tous les poèmes d'une certaine longueur destinés à être récités. Un aède n'est pas un phonographe.

Dans ces conditions, je ne vois pas qu'une « longue période d'essais épiques ait dû précéder ». Il a suffi d'un habile homme pour généraliser le procédé et l'appliquer avec méthode, peut-être simplement parce qu'il avait le souffle court.

C'est ce que M. Bréal reconnaît d'ailleurs quand il dit des épithètes que « les auditeurs d'Homère ne les percevaient pas plus que nous ne percevons l'adjectif quand nous disons le brave Dunois, le grand Corneille », et qu'il remarque : cinquante vers de l'Iliade coûtent moins d'effort à dire que vingt vers de l'Enéide.

Quant à la langue, elle présente ce caractère de n'être le parler d'aucune région déterminée de l'Asie-Mineure, de la Grèce ni des îles : ce n'est ni l'ionien pur, ni l'éolien, ni le béotien, ni le cypriote, mais un amalgame de tous ces dialectes, simultanément et pêle-mêle. Comme de juste, on a voulu rapporter ces différences de dialecte à autant de poètes différents ; et l'on a désarticulé ainsi les poèmes sans arriver d'ailleurs à aucun résultat valable. De là cette théorie, que les poèmes homériques auraient été composés à Smyrne, d'abord colonie éolienne, conquise ensuite par les Ioniens.

L'isolement d'Homère au point de vue linguistique demeure inexpliqué pour le moment. D'aucuns supposent que la langue homérique est formée d'emprunts parce que langue littéraire : à quoi l'on répondra que la langue de nos Chansons de Geste, quoique littéraire, n'est pas un amalgame informe de dialectes d'oc et de dialectes d'oïl. Dire que les aèdes homériques sont les héritiers d'une longue tradition, et, d'autre part, que, dans la poésie hellénique, chaque genre eut son dialecte, ce n'est pas expliquer pourquoi le genre épique se servit en fin de compte d'une langue spéciale formée de toutes sortes d'emprunts.

Comme hypothèses on a ici encore le choix. On peut supposer qu'Homère a voyagé longtemps dans diverses régions du monde hellénique avant de fixer ses poèmes sous leur forme actuelle. Ou bien, qu'il a fait partie d'une corporation d'aèdes recrutée parmi toutes les populations grecques. Ou encore, que des événements historiques ont, comme

tile en poissons » ; les bœufs « tournent les jambes en marchant » ou sont « violemment mis à mort ». Mais ces épithètes, soi-disant « photographies involontaires du monde extérieur », viennent souvent à contre-temps : à propos de la courroie d'un casque, il est parlé du bœuf « violemment mis à mort » ; au commencement de l'Odyssée, Egisthe est glorifié comme « l'irréprochable », alors qu'on va rappeler ses crimes.

Ce n'est pas, comme le pense M. Bréal, que « le vers a fonctionné tout seul, comme un rouage dont on a trop usé ». Mais l'épithète et le substantif forment un seul mot, une seule aspiration pour le chanteur, un seul son harmonique pour l'auditeur. Les épithètes également stéréotypées de nos Chansons de Geste, nos « Empereur à la barbe fleurie », s'expliquent de la même manière. Et ce procédé se rencontre dans tous les poèmes d'une certaine longueur destinés à être récités. Un aède n'est pas un phonographe.

Dans ces conditions, je ne vois pas qu'une « longue période d'essais épiques ait dû précéder ». Il a suffi d'un habile homme pour généraliser le procédé et l'appliquer avec méthode, peut-être simplement parce qu'il avait le souffle court.

C'est ce que M. Bréal reconnaît d'ailleurs quand il dit des épithètes que « les auditeurs d'Homère ne les percevaient pas plus que nous ne percevons l'adjectif quand nous disons le brave Dunois, le grand Corneille », et qu'il remarque : cinquante vers de l'Iliade coûtent moins d'effort à dire que vingt vers de l'Enéide.

Quant à la langue, elle présente ce caractère de n'être le parler d'aucune région déterminée de l'Asie-Mineure, de la Grèce ni des îles : ce n'est ni l'ionien pur, ni l'éolien, ni le béotien, ni le cypriote, mais un amalgame de tous ces dialectes, simultanément et pêle-mêle. Comme de juste, on a voulu rapporter ces différences de dialecte à autant de poètes différents ; et l'on a désarticulé ainsi les poèmes sans arriver d'ailleurs à aucun résultat valable. De là cette théorie, que les poèmes homériques auraient été composés à Smyrne, d'abord colonie éolienne, conquise ensuite par les Ioniens.

L'isolement d'Homère au point de vue linguistique demeure inexpliqué pour le moment. D'aucuns supposent que la langue homérique est formée d'emprunts parce que langue littéraire : à quoi l'on répondra que la langue de nos Chansons de Geste, quoique littéraire, n'est pas un amalgame informe de dialectes d'oc et de dialectes d'oïl. Dire que les aèdes homériques sont les héritiers d'une longue tradition, et, d'autre part, que, dans la poésie hellénique, chaque genre eut son dialecte, ce n'est pas expliquer pourquoi le genre épique se servit en fin de compte d'une langue spéciale formée de toutes sortes d'emprunts.

Comme hypothèses on a ici encore le choix. On peut supposer qu'Homère a voyagé longtemps dans diverses régions du monde hellénique avant de fixer ses poèmes sous leur forme actuelle. Ou bien, qu'il a fait partie d'une corporation d'aèdes recrutée parmi toutes les populations grecques. Ou encore, que des événements historiques ont, comme

à Smyrne, modifié le langage local. Mais les différences dialectales ne sauraient, donnée la façon dont elles sont juxtaposées et entremêlées, être le résultat d'interpolations postérieures ou la preuve d'une production purement populaire. Moins admissible encore est cette autre hypothèse que l'Iliade aurait été composée d'abord en éolien, puis transposée en ionien.

En même temps, la langue homérique est un mélange de formes linguistiques vieillies et modernes, où l'on a voulu voir la preuve de la longue durée qu'il aurait fallu pour l'élaboration de ces poèmes. La différence des formes permettrait des indications de dates s'il s'agissait de poésie populaire. Mais en tout temps et dans tous les pays les poètes ont archaïsé. Ils vont reprendre dans le vieux fonds de leur langue des mots, des expressions, des désinences qui leur sont nécessaires. Homère a fait comme les autres. Et l'on arriverait, en appliquant ce procédé critique à nos poètes modernes, à d'étranges résultats. Dans le détail, les raisonnements des archéologues et des philologues ont souvent été fondés sur des interprétations dont d'autres archéologues ont ensuite montré l'inanité. De critiques en critiques, d'ici quelques centaines d'années, chaque mot, ou presque, de l'Iliade et de l'Odyssée sera pourvu de sa bibliographie propre.

§

Quoique la langue homérique ait sa grammaire et son lexique à elle, aucun trait essentiel, aucune désinence grammaticale par exemple, ne la différencie de l'époque suivante. Les formes et les changements de sens des mots montrent aussi que la langue homérique est loin d'être primitive et de facture purement populaire.

Un poète, quel que soit son génie, ne peut avoir d'action profonde et constante sur cet ordre de phénomènes. Mais c'est de lui que dépend l'harmonie de la composition, laquelle, dans l'Iliade comme dans l'Odyssée, est proprement évidente. Les savants cependant l'ont volontiers niée, surtout en prenant pour texte les répétitions et les passages soi-disant inutiles ou contradictoires. Même Bréal admet comme morceaux ajoutés après coup « ceux qui ne nous apprennent rien, qui répètent sous une autre forme et avec d'autres personnages ce qu'on a vu déjà, qui mentionnent les anciens faits et reprennent de vieilles expressions ».

Si ces trois éléments d'appréciation se rencontrent ensemble, le passage aura bien quelques chances en effet d'être postérieur. Mais ce cas est rare : et la répétition soit d'un thème, soit d'un fait particulier, soit d'une série de vers ou de mots, ne suffit pas à elle seule à légitimer le jugement d'interpolation. Et, se plaçant à un point de vue général, on doit au contraire reconnaître avec Lang que « les répétitions, dans Homère, ne sont pas nécessairement de date récente; ce procédé est un élément de la poésie épique comme des ballades ». Et Andrew Lang pense ici autant à la répétition d'un thème, par exemple d'une description de rites funéraires, qu'à celle de l'expression.

L'effet poétique de la répétition est d'ailleurs bien connu des poètes, même les plus individualisés comme Gœthe ou Shakespeare, sans parler d'Hugo, de Schiller ou de Dante, et davantage encore de la poésie populaire. Elle est essentiellement un moyen de fixation du rythme large : rythme de l'œuvre entière et de chaque chant.

Ce rythme large, le « lecteur critique » est exposé à ne pas le sentir, au lieu qu'il remarquera aisément le rythme court d'une strophe ou d'une série de vers consacrés à un seul développement d'images et d'idées. Choquantes surtout lui sembleront des contradictions ou même des lacunes, que, dépourvu d'imagination sur le moment de l'analyse, il ne saura animer immédiatement comme fait l'auditeur. Celui-ci, d'ordinaire excité par la fête même dont le chant ou le spectacle n'est qu'un des éléments, écoute et regarde avec des facultés de compréhension et de création imaginative avivées. Il ne demande donc pas au poète une logique froide, un équilibre verbal constant.

Souvent, d'ailleurs, les critiques ont découvert des inconséquences qui, en réalité, ne sont que des nuances, et qu'une étude plus serrée du texte éclaircit. Un très grand nombre d'érudits ont par exemple rejeté de l'Iliade le chant X, sous prétexte d'abord qu'il est inutile à l'action, puis qu'il n'y est fait aucune allusion dans les chants suivants. Cependant le Xe chant justifie certains préparatifs militaires dont il est parlé dans le IXe, vers 65-84 ; et d'autre part, le poète dit dans le XIVe, vers 9-11, que Nestor porte le bouclier de son fils Thrasymède, tandis que Thrasymède possède le bouclier de son père Nestor, fait inexplicable si l'on ignore le chant X.

Un cas non moins curieux d'erreur causée par la théorie est l'interprétation du songe d'Agamemnon. On fait honneur à M. Ludwig d'avoir expliqué l'inconséquence dont il s'agit comme une « atéthèse », c'est-à-dire comme « une sorte d'erreur de mise en page de la commission d'Hipparque chargée de recueillir et de fixer par écrit les poèmes homériques ».

Au commencement du second chant de l'Iliade, Zeus se décide, sur les prières de sa fille Thétis, à envoyer à Agamemnon un songe trompeur : il avertit le Roi des rois que les dieux se sont mis d'accord : « la perte d'Ilion est résolue ». Agamemnon, plein d'espoir, s'éveille ; il revêt de beaux habits (civils), prend son épée (qui faisait partie du costume civil), puis son sceptre, et s'en va vers les vaisseaux. Il appelle les hérauts, qui convoquent les chefs ; l'assemblée se réunit ; Agamemnon commence sa harangue.

C'est ici que finit le « noyau originel » suivant plusieurs critiques, que commence l'atéthèse suivant d'autres. Agamemnon en effet raconte son rêve ; et comme conclusion, au lieu de lancer son armée au combat, donne l'ordre de la retraite. Une panique effroyable s'ensuit, qu'arrêtent à grand' peine Héra et Athèna et l'éloquent Ulysse. Certains commentateurs ont supposé que ce discours malencontreux n'était qu'une épreuve à laquelle Agamemnon a voulu soumettre son armée : mais nul

général en chef ne se risquerait à une telle épreuve. La solution serait donc fournie par un passage du chant XIVe, où en effet Agamemnon conseille raisonnablement la retraite, après des défaites consécutives. C'est au XIVe, et non au IIe chant, qu'appartiendrait le passage illogique. Telle est l'explication par l'interversion.

D'autres érudits, comme M. Leaf, ont préféré élaguer des Ier et IIe chants un certain nombre de passages, et délimiter ainsi un ou deux « noyaux originels » dont ils ne retrouvent la suite que dans le chant XI, tous les chants intermédiaires étant regardés comme interpolés !

Certes, l'hypothèse du « déplacement » est préférable. Mais peut-être l'étude du caractère d'Agamemnon la rend-elle inutile. Le Roi des Rois, tout en étant personnellement courageux, a un sentiment si aigu de sa responsabilité qu'il en devient timide et hésitant. Dès le Ier chant, sa figure se dessine semblable à celle de Charlemagne, d'Arthur, de Fionn Mac Cumhail, et de bien d'autres Rois des Rois épiques et légendaires, à la fois cruels et magnanimes, autoritaires et bafoués, courageux et lâches, changeants comme des despotes écrasés par une puissance traditionnelle trop lourde déjà pour eux, en butte à l'opposition incessante de leurs barons.

C'est pourquoi Agamemnon, ému et plein de courage et d'espoir pendant son rêve, devient timide et irrésolu dès son réveil. Il revêt alors, non ses armes, mais ses vêtements civils. Et c'est à une délibération pacifique, et non, comme l'ordonnait

le songe, à une assemblée guerrière, qu'il convoque de bon matin les chefs et l'armée, ordre éminemment singulier pour tous, puisque les réunions se tenaient normalement le soir, après la bataille. Agamemnon critique son rêve ; il ne peut croire à la réalité des promesses divines. Et la conclusion de cette évolution psychologique s'exprime enfin par l'ordre de la retraite aux vaisseaux.

Cette interprétation rend en effet tout le passage intelligible. Peut-être y a-t-il ici une lacune : qu'il y ait des lacunes dans les poèmes homériques, cela nous est certifié par des citations d'anciens écrivains grecs, citations qui manquent au texte que nous possédons. On pourrait alors, avec A. Lang, rajouter un aphorisme : « Il s'éveilla de son sommeil avec la voix divine résonnant en ses oreilles. [Et il lui sembla que certains rêves sont vrais, et d'autres faux, car tous ne viennent pas par la Porte de Corne.] Alors il se leva, et s'assit, et revêtit sa souple tunique, etc. »

Cependant il ne faut pas oublier que si Zeus a envoyé un songe à Agamemnon, c'était en cédant aux prières de la mère d'Achille offensé, enfin d'infliger aux Grecs une leçon sévère. Peut-être, et telle est l'hypothèse qui me paraît la plus vraisemblable, la panique rentre-t-elle dans le plan divin, ainsi que le changement psychologique d'Agamemnon. En ce cas, il faudrait rétablir après l'exposition du songe quelques vers indiquant que Zeus éveilla en Agamemnon l'esprit d'irrésolution.

J'ai choisi ce cas spécial pour montrer combien l'interprétation approfondie de l'Iliade exige de

commentaires, de raisonnements et de suppositions ; encore faut-il ajouter les arguments d'ordre purement philologique. Je doute d'ailleurs que l'accord soit près de se faire sur la question des contradictions, des inconséquences et des interpolations, et cela d'autant moins qu'on tentera davantage de rectifier l'Iliade et l'Odyssée suivant la logique.

Voici encore, en effet, un cas de transposition. On veut absolument imposer à l'épopée grecque un plan et une logique modernes ; on veut qu'Homère enchaîne ses thèmes et dessine ses personnages suivant un schéma poétique abstrait dont ne se sont souciés ni les poètes populaires, ni les grands poètes individuels. La lecture de Shakespeare et du Faust rendrait moins exigeants les érudits pour qui trop souvent la qualité esthétique d'un poème ne consiste qu'en une obéissance étroite et continue à un système de règles mortes. Je ne prétends pas que le revirement d'Agamemnon soit un jeu de poète ; mais si Homère devait peu se soucier de quelque chose, ce devait être de correction logique.

Même à nos yeux cependant les épopées homériques sont bien construites. Elles nous donnent une impression de calme, d'harmonie architecturale. C'est pour cette raison qu'elles nous plaisent, et qu'elles déplairaient à des lettrés d'autre race. Certes, les auditeurs d'Homère devaient nous valoir pour la souplesse de l'intelligence, et peut-être pour la place qu'ils attribuaient à l'art dans la vie quotidienne.

§

Beaucoup éprouvent une grande répugnance à reconnaître aux épopées homériques un sens culturel, c'est-à-dire n'admettent pas volontiers que ces épopées décrivent et expriment un type déterminé de civilisation (1). Sans doute, dans quelques cas, on est allé trop loin. Sous prétexte par exemple que les héros de l'Iliade se massacrent de leur mieux, on a voulu parfois reporter la civilisation dite homérique, et du même coup la date de composition des épopées, à une époque de véritable sauvagerie. Mais c'est méconnaître l'un des caractères de toute épopée, homérique ou germanique, française, irlandaise ou demi-civilisée : l'exagération dans les qualités des héros. Lorsque nos jongleurs récitaient devant des cours féodales policées leurs Chansons de Geste, ils attribuaient aussi à Roland, aux Quatre Fils Aymon et à tant d'autres



Trois formes de boucliers protohistoriques.

(1) De même, dès l'antiquité, pour leur réalité géographique, que cependant Callimaque et Cratès, puis Strabon admirent. M. V. Bérard a repris, dans *les Phéniciens et l'Odyssée*, la thèse de la réalité des voyages d'Ulysse, en la fondant sur une méthode spéciale d'interprétation des noms des lieux et sur la comparaison des descriptions homériques avec celles des *Instructions Nautiques* et des voyageurs modernes.

preux une force et une cruauté merveilleuses qui transportaient d'enthousiasme l'assistance élégante, consciente que ces temps étaient passés, à demi sûre seulement, peut-être, qu'ils eussent même existé.

Mais, de même que les Chansons de Geste nous donnent un tableau exact, non de la société dont elles parlent, mais de celle pour laquelle elles étaient faites et au temps de laquelle elles furent composées, de même l'Iliade et l'Odyssée nous permettent de reconstituer le type de civilisation militaire et agricole contemporaine d'Homère.

Pour cette reconstitution, il y a lieu d'appliquer deux principes qu'a permis de formuler l'étude comparée des littératures individuelles et populaires : le *principe du silence* et le *principe de l'allusion.*

D'une manière générale, et ce principe vaut aussi pour l'ethnographie, on n'a pas le droit de conclure, du silence d'un observateur ou d'un écrivain à propos d'une croyance ou d'une coutume déterminée, à l'inexistence de cette croyance ou de cette coutume. Ainsi, en Australie, les observateurs anciens n'avaient pas signalé que les indigènes eussent des opinions particulières sur le mécanisme de la conception et de la génération, opinions qui conditionnaient des coutumes déterminées. Mais depuis que l'attention a été attirée sur ce point, les documents s'accumulent qui prouvent que la plupart des Australiens croient à la procréation sans participation réelle du père. De même, comme le remarque M. Lang, jamais Shakespeare ne mentionne le tabac, alors que l'usage en était déjà fort répandu de son

temps. Par suite, si Homère ne parle ni d'anneaux, ni de sceaux, ni de peintures, ni de monnaie proprement dite, cela ne signifie pas que ces objets et ces institutions fussent inconnus de lui, ni surtout que les poèmes homériques sous leur forme actuelle datent d'une époque qui leur serait antérieure.

Cependant, cette opinion fut répandue pendant le XIXe siècle. Elle a conduit à des développements étonnants. Mais le raisonnement qui inférait du *silence* à une haute antiquité n'a pu tenir devant les découvertes archéologiques de ces vingt ou vingt-cinq dernières années. Nous savons maintenant que, dans toute la Méditerranée orientale, la peinture, la glyptique, la sculpture, l'écriture, la monnaie existaient bien des siècles avant les premiers débuts de l'épopée. Aussi bien les épopées homériques donnent des renseignements utilisables. Et c'est ici qu'intervient un principe dont les critiques d'Homère n'ont pas assez vu l'importance, le *principe de l'allusion.* Chez presque tous les peuples demi-civilisés, on rencontre des récits à demi légendaires, à demi historiques, qui ont un but à la fois utilitaire et esthétique. Ce seront, par exemple, des légendes sur l'origine de la tribu ou du peuple, sur ses migrations, sur la création et l'évolution de certaines institutions, sur l'héroïsme des ancêtres, sur les causes d'une dégénérescence actuelle, etc. Les sagas scandinaves, les épopées germaniques et irlandaises, les romances espagnoles et portugaises sont connues de tous; mais les Persans ont leur Shah-Nameh, les Turcs nord-asiatiques leurs récits héroï-

ques recueillis par Radloff, les Thibétains et les Japonais ont leurs épopées qui expliquent et justifient l'ordre universel; et jusque chez les sauvages actuels, Maori de la Nouvelle-Zélande, Samoans, Amérindiens de la Colombie Britannique, Indiens Pueblos du Texas et du Nouveau-Mexique, etc., on retrouve des légendes qui situent dans le passé, par la description d'un état social déterminé, des héros patriotiques. C'est cette description qu'on peut utiliser pour reconstituer théoriquement les anciens stades de la civilisation locale. Mais comme ces légendes, telles que nous les recueillons aujourd'hui, sont l'œuvre de plusieurs individus répartis dans plusieurs générations, il s'agit de découvrir un principe critique d'une sûreté suffisante. A mon avis, c'est le *principe de l'allusion* qui rend en ce cas le meilleur service.

C'est ainsi que, dans la production légendaire des Australiens Centraux (1), on peut distinguer deux catégories : les légendes qui décrivent, afin d'en expliquer l'origine et le mécanisme, des institutions actuelles; et les légendes qui décrivent les voyages des Ancêtres Mythiques afin d'expliquer les accidents naturels et la formation des lieux sacrés, et dans lesquelles il n'est parlé des institutions qu'en passant. Ce qui différencie nettement ces deux catégories, c'est donc que, dans la première, on parle exprès des institutions, au lieu que, dans la seconde, on y fait seulement allusion.

(1) Voir mes *Mythes et Légendes d'Australie*, Paris, 1906. Introduction, chap. X : *le Contenu des légendes*.

Or, fait remarquable, les institutions dont parle la deuxième catégorie sont essentiellement différentes (on mange son totem ; circoncision ; cannibalisme, etc.) de celles d'aujourd'hui, dont parle la première, alors que, dans les deux catégories, les personnages mis en scène de même que l'époque et le lieu d'action sont identiques. D'où suit que les légendes de la première catégorie sont récentes et expriment un report dans le passé (l'Epoque Mythique) de faits actuels dans un but de justification; au lieu que celles de la seconde sont des échos véritables du passé historique.

Si maintenant on applique à l'Iliade et à l'Odyssée ce critérium de *l'allusion*, on constate la même juxtaposition de descriptions et d'explications destinées à l'assistance actuelle et d'allusions involontaires à un passé plus ou moins éloigné. Je me hâte d'ajouter que l'allusion involontaire peut se marquer dans les mots eux-mêmes. D'autre part, les critiques allemands, anglais et français qui ont tenté de définir la « civilisation homérique », ont eux aussi pensé qu'une œuvre littéraire, même d'une esthétique aussi mûre que celle des épopées homériques, renferme les éléments d'une reconstitution culturelle.

§

Le plus grave reproche qu'on leur peut adresser, c'est de s'être laissé guider par l'esprit de système. Nombreuses ont été les théories édifiées au cours du XIXe siècle qui sont tombées les unes sur les

autres sous l'action des découvertes archéologiques. Le résultat le plus clair d'une confrontation des objets découverts avec ceux dont parle Homère, c'est que la civilisation homérique ne correspond exactement à aucun des types culturels définis par l'archéologie. Parmi les objets découverts, il en est qui concordent et d'autres qui ne concordent pas avec les descriptions de l'Iliade, « ce qui n'a rien d'étonnant, note A. Lang, si l'on admet que les héros de l'épopée vécurent quelques siècles plus tôt, de même que Charlemagne et ses pairs vécurent quelque trois cents ans avant les Chansons de Geste ».



Anneau d'or, Mycènes.

Cette différence est frappante surtout quant aux rites funéraires. La crémation avec tumulus ne recouvrant pas les cendres, lesquelles sont conservées par les parents ou l'ami (funérailles de Patrocle, etc.), telle est la seule forme de rite funéraire mentionnée par Homère. Or, aucun tumulus correspondant aux descriptions d'Homère n'a été trouvé en Grèce. Les Mycéniens enfermaient leurs morts dans des tombeaux (1) ; à l'époque du Dipylon, on

(1) C'étaient de vastes chambres funéraires, soit creusées à flanc

incinérait les morts, ou bien on les inhumait dans de simples fosses, mais sans élever de tumulus — à moins de supposer que tous les tumulus ont été détruits !

L'étude des armes (offensives et défensives), conduite avec soin par Reichel et par Robert, amène encore au même résultat. De même, la maison homérique n'est pas la maison grecque des temps classiques, comme le voulait l'ancienne théorie, rejetée définitivement depuis l'étude de J.-L. Myres sur « le Plan de la maison homérique », et celle de Noack sur « les Palais homériques ». Ces maisons ne sont pas davantage de type mycénien. Encore faut-il distinguer, à côté du palais de Priam ou d'Alkinoos, dont les descriptions évoquent ceux que viennent de faire connaître les fouilles de Knossos et de Phæstos, la simple demeure d'Ulysse dont le plus exact parallèle ne se retrouve qu'à bien des lieues de Grèce, dans les maisons islandaises du XIe siècle, telles que nous les décrivent les vieilles sagas.

Actuellement, le problème homérique se pose donc dans des termes inattendus : les épopées nous tracent le tableau d'une civilisation matérielle qui ne correspond exactement ni dans tous ses détails à aucune de celles que nous font connaître les découvertes archéologiques. Et cependant l'unité générale de ces épopées est telle qu'on ne peut regarder les cas de non-concordance comme des résultats de

de roc, soit édifiées à l'aide d'assises circulaires se rejoignant en encorbellement pour former la *tholos*, précédée d'un couloir d'accès ou *dromos*.

collaborations diverses par le temps et le lieu. En fait, les poèmes homériques donnent une description harmonique d'un type de civilisation propre. Loin d'être à ce point de vue des « mosaïques », ils sont, les quelques interpolations mises à part, « l'œuvre d'un âge déterminé ».

Ceci vaut pour chacun des poèmes isolément comme pour leur rapport. C'est à tort, en effet, qu'on a voulu intercaler plusieurs siècles entre la composition de l'Iliade et celle de l'Odyssée. Intenable d'un point de vue littéraire, cette opinion n'est pas confirmée non plus par une étude des conditions culturelles décrites. Militaires dans l'Iliade, elles sont agricoles dans l'Odyssée : et cette simple constatation, que fait de lui-même tout élève de nos lycées, suffit à expliquer les différences, non seulement du vocabulaire, mais aussi dans les descriptions de la vie individuelle et sociale.

L'argument le plus important de l'école séparatiste est que, dans l'Iliade, le métal ordinairement usité est le bronze, au lieu que dans l'Odyssée c'est le fer ; et comme l'âge du fer est postérieur à l'âge du bronze, l'Odyssée doit être postérieure à l'Iliade.

Voilà, semble-t-il, un simple raisonnement, et tout à fait irréfutable.

Le malheur est que, déjà d'une manière générale, on ne saurait dire que l'âge du fer est postérieur à l'âge du bronze. Tout dépend du peuple considéré et des conditions géologiques du pays qu'il habite. Il est bien démontré que nombre de tribus nègres, par exemple, en sont à l'âge du fer sans avoir passé par l'âge du bronze. En Egypte, d'après les

recherches récentes de Flinders Petrie et de ses élèves, l'âge du fer semble avoir suivi immédiatement l'âge de la pierre taillée. Von Luschan, Schweinfurth et d'autres ethnographes et préhistoriens attribuent aux Nègres, avec bonnes raisons à l'appui, l'introduction dans les civilisations de la Méditerranée orientale du travail du fer.

Admettons cependant — car la preuve décisive n'est pas faite — qu'en Grèce l'âge du fer ait succédé à l'âge du bronze. Il n'en reste pas moins que l'un et l'autre métal sont nommés dans les poèmes homériques, avec cette différence seulement que le bronze, servant à faire les armes défensives et offensives, les coupes, les ornements, etc., est le métal le plus employé dans l'Iliade au lieu que le fer, qui servait à fabriquer les outils (couteaux, haches, essieux de chariot, roues, etc.), est celui dont il est parlé davantage dans l'Odyssée.

C'est, je crois, Helbig qui fit le premier cette remarque sur la différence d'emploi des deux métaux. Il est naturel que l'Iliade, poème militaire, ne parle guère d'outils en fer, et que l'Odyssée ne fasse que rarement mention d'armes de bronze. Mais ces deux métaux sont également familiers au poète et à ses héros ; et si l'occasion se présente, Achille dira qu'il donne en prix aux funérailles de Patrocle une masse de fer qui « servira aux besoins du laboureur et du berger ». Les seuls cas d'armes en fer dans l'Iliade, ce sont la pointe de flèche employée par Pandaros (1) et le casse-tête que portait Areithous,

(1) *Iliade*, IV, 123.

excentricité qui lui valut d'être surnommé « le porte-massue » et de mourir misérablement (1).

Dans l'Odyssée, Homère décrit le travail du fer et dit : « C'est comme lorsqu'un forgeron plonge une grande hache ou une doloire dans de l'eau froide, car c'est ainsi que les hommes trempent le fer. » Ce n'est pas, on le voit, une épée, ni un javelot que trempe le forgeron, contrairement au motif bien connu des sagas germaniques. Plus tard, cependant, les armes furent de fer : mais dans les poèmes homériques du moins, cette évolution ne s'affirme pas encore. La contemporanéité des deux métaux dans les poèmes est donc hors de doute. Et seuls les archéologues à partis pris sont capables de découvrir des contradictions où il n'y en pas, afin d'échafauder sur elles des systèmes de chronologie homérique.

§

Cependant il est une question essentielle qui se trouve résolue implicitement par les observations précédentes et qui se formulera ainsi : les épopées homériques peuvent-elles être regardées comme un témoignage historique réel ? Ou bien ne seraient-elles pas une simple œuvre littéraire, où le poète a juxtaposé, sans souci aucun de vérité historique ou actuelle, les inventions de sa fantaisie ?

On doit répondre à cette question non pas en se plaçant à un point théorique pur, mais en tenant

(1) Voir *Iliade*, VII, 141

compte des conditions de la production poétique telle que nous les fait connaître l'étude comparée des littératures. L'aspect folk-lorique de ce problème sera étudié plus loin. Pour l'aspect culturel, il ne saurait y avoir de doute. Ni dans les poésies populaires, ni dans les œuvres littéraires individuelles antérieures au romantisme on ne rencontre le souci de la couleur locale archéologique et de l'exactitude historique qui caractérise la littérature moderne.



Cavalier armé du bouclier.

Lorsque, par exemple, Shakespeare met en scène des personnages romains ou italiens, ou des barons du moyen âge français et même dans ses drames historiques anglais, la mise en scène figurée ou décrite est réduite à la plus grande simplicité. Il dira que tel acte se passe dans le Forum, tel autre dans un château féodal, mais sans se soucier d'imposer la vue du Forum tel que les archéologues le reconstituaient de son temps, ni de spécifier qu'il s'agit d'un château à tours, à créneaux et à pont-levis. Ce dédain est aussi frappant chez Corneille et Racine. Et même Gœthe laisse encore au lecteur ou à l'auditeur le soin de se construire en imagi-

nation une Grèce ou un moyen âge quelconques.

Il a fallu un ensemble de circonstances complexes, à la fois d'ordre littéraire et scientifique, pour fonder le drame et le roman à documentation historique exacte. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, grisés peut-être par la brusque influence acquise au XIXe siècle par les sciences archéologiques sur la littérature, les archéologues ont attribué à toutes les littératures ce même souci documentaire. On a prétendu tour à tour que les Niebelungen donnaient un tableau fidèle de l'époque qu'elles mettaient en scène ; on a voulu faire des épopées irlandaises une sorte de chronique sous forme poétique ; combien encore sont-ils, ceux qui voient dans la Bible des annales volontairement exactes ; et, pour Homère, on n'en a fait ni plus ni plus moins qu'un archéologue d'une rare sagacité.

Cette étrange manie de transposition s'est heureusement affaiblie ces temps derniers. On a fini par reconnaître que les auteurs des Niebelungen, bien que mettant en œuvre de vieilles légendes qui survivent dans les sagas scandinaves, ont délibérément décrit des manières d'être chevaleresques et des croyances chrétiennes ; que ceux des Chansons de Geste attribuent à leurs héros, qui vécurent trois cents ans plus tôt, les armes, les armoiries et la conduite de leurs propres contemporains. Dans l'un ni dans l'autre cas — et l'on en pourrait citer d'autres analogues — les poètes n'ont prétendu faire œuvre d'archéologues. N'était la répugnance fréquente des spécialistes pour les connaissances et les idées générales, la simple étude de

quelques tableaux anciens, par exemple des Primitifs, leur aurait démontré directement que, dans la production esthétique, jusque vers la fin du XVIIIe siècle, le créateur a toujours copié la vie ambiante, quel que fût théoriquement l'âge du personnage décrit ou représenté : en peinture, les soldats romains habillés en archers ; au théâtre, les courtisans d'Auguste en courtisans de Louis XIV : chacun complétera cette liste aisément.

Lors donc qu'Homère nous décrit la vie des camps sous Troie ou la vie des cours (Ménélas à Pylos, Alkinoos chez les Phéaciens, Télémaque à Ithaque), ce sont ses contemporains qu'il nous décrit, quelle que soit en théorie l'époque des personnages mis en scène. Mais ces descriptions ne sont exactes qu'inconsciemment. Le poète par quelques mots ramène ainsi ses auditeurs de la vie poétique dans leur vie réelle, quotidienne. C'est là le procédé instinctif de tout poète : toujours, par des moyens très simples, précisément *par des allusions*, maintenir intime un contact entre lui-même et ceux qui l'écoutent ou le lisent. Ceci vaut pour tous les poètes de tous les temps. Et, en tant que procédé, ce n'est un signe ni d'archaïsme, ni de modernisme littéraire.

Si des poèmes comme l'Iliade et l'Odyssée, les sagas, les Niebelungen, les Chansons de Geste, ont une portée documentaire, ce ne saurait être que pour l'époque même de leur composition, mais non pour les époques antérieures, sauf parfois à propos de quelques détails transmis par la tradition orale

et involontairement incorporés en guise de justification après coup.

La société que nous décrivent l'Iliade et l'Odyssée porte un cachet féodal. Cette féodalité est non seulement humaine, mais aussi divine. Au Roi des Rois Agamemnon correspond le Dieu des Dieux Zeus; et aux rois alliés, aux seigneurs, les dieux de l'Olympe et les dieux secondaires. De part et d'autre il y a une cour bien montée, une hiérarchie, des règles établies.

Mais de part et d'autre aussi, les liens féodaux, théoriquement très stricts, sont dans la pratique assez lâches, sauf que le Roi des Rois et le Dieu des Dieux, quoique mous, peu courageux, faibles et capricieux, conservent de par la tradition un droit au respect et à la déférence. Chacun a présentes à l'esprit les querelles de Zeus et de Héra, les colères, puis les transes d'Agamemnon et les reproches d'Achille au Roi des Rois de rester à l'abri pendant que d'autres se font tuer pour lui. D'après les paroles, plus rarement d'après les actes, le système féodal décrit par Homère est en voie de décomposition. Et le tableau de cette féodalité grecque répond point par point à celui que nous tracent d'une hypothétique féodalité carolingienne les Chansons de Geste. Ce qui signifie que l'auditoire d'Homère, tout comme celui des trouvères (1), en était précisément à ce stade de transformation sociale. Et dans l'un et l'autre cycles il n'est parlé que de «personnes bien nées», de courtisans et de « divins » héros, mais non du peuple. Voilà de quoi réhabiliter la traduction de Mme Dacier : « Seigneur... »

L'élégance du style et l'aristocratie des manières, ce sont là deux caractéristiques des poèmes homériques qui correspondent à « un auditoire instruit et policé ». Ce qu'on a regardé comme des preuves de barbarie, la cruauté surtout, peut se comprendre comme une exagération poétique. On sait avec quelle ardeur l'archevêque Turpin écrasait de sa crosse les crânes. Surtout cette ardeur et cette cruauté guerrières ne doivent pas, comme le font presque tous les critiques modernes, être jugées d'après notre éthique chrétienne. Il est de bons esprits qui reconnaissent en la cruauté un heureux adjuvant du progrès individuel et social. Et c'est ici surtout que quelque connaissance de l'ethnographie, ainsi qu'une défiance raisonnée de tout jugement moraliste à propos de civilisations différentes de la nôtre, éviteront une transposition fâcheuse, utile seulement aux pédagogues.

Revenons à l'auditoire d'Homère : il devait être instruit des vieux mythes et des vieilles légendes;

(1) Il ne faudrait pas, cependant, vouloir pousser trop loin le rapprochement. Des recherches approfondies de M. J. Bédier, il semble ressortir « que, nombre de Chansons de geste des XIIe et XIIIe siècles, colportées par des jongleurs nomades, étaient surtout destinées à ces publics forains que des exhibitions de reliques et des marchés attiraient autour des principaux sanctuaires. A peu d'exceptions près les légendes épiques du moyen âge se rattachent chacune à une certaine abbaye, qui était alors but de pèlerinage ou étape de pèlerinage, ou qui se dressait sur l'emplacement ou sur le chemin d'une foire illustre. C'est là, aux abords de ces divers sanctuaires, que les légendes épiques se seraient formées, par l'effort combiné de moines et de jongleurs pareillement intéressés à attirer et à retenir, à édifier et à récréer un même public de marchands et de pèlerins ». (Cf. J. Bédier, *les Légendes Epiques, recherches sur la formation des Chansons de Geste*. Paris, Champion. 2 vol. parus, 1907-1908).

il était assez sceptique en matière religieuse, bien qu'attaché aux gestes rituels, sinon à leur contenu; il aimait les manières cérémonieuses en même temps que le naturel de l'allure; il concevait l'amour de la gloire et peut-être le sentiment de l'honneur.

Importante aussi est la place que tiennent dans ces poèmes les descriptions des objets d'art, des étoffes de luxe, des belles choses. Et les fouilles récentes ont démontré que ces objets existaient en effet dans la Méditerranée orientale des siècles avant Homère. Par endroits, le poète a comme des réminiscences de modèles gravés ou peints, quelques-uns peut-être assyriens, égyptiens ou phéniciens, d'autres certainement mycéniens. Bref, la civilisation que nous dépeint Homère était riche et complexe.

§

Certes, ce public n'était déjà plus celui qui prend plaisir aux chansons et aux poèmes proprement populaires. Le terme de « populaire » a quelque chose de trompeur. Il semble *a priori* désigner quelque chose d'harmonieusement simple, de frais, de naturel, de naïf. Que nous voilà loin de compte!

Rien de monotone, rien de grossièrement maniéré, de terre à terre, de bassement quotidien comme la production populaire, de tous pays et de toutes époques. A l'étudier en savant, on éprouve quelque plaisir intellectuel; mais rarement un plaisir esthétique. Il faut, pour s'intéresser au folklore, savoir se dédoubler. En des centaines de

contes, de légendes, de chansons, à peine çà et là une nuance vivement sentie, et bien exprimée, un mot qui dépeint, une composition harmonique. Une logique qui déroute la nôtre, un vif intérêt pour des détails quelconques, une psychologie rudimentaire, des personnages de bois, une action lente et enchevêtrée : autant de caractéristiques des légendes australiennes ou des épopées maories des contes nègres, russes ou amérindiens, de l'Europe centrale ou de l'Extrême-Orient (1). Les chansons aussi sont monotones, lourdes, sauf rares exceptions. Et la simplicité, la rudesse qui nous plaisent en elles, c'est par contraste avec la complication et la recherche de nos littératures savantes.

Si, après avoir étudié de près des productions vraiment populaires, on lit des sagas germaniques, des bylines russes, des épopées irlandaises, puis les Niebelungen, les Chansons de Geste, les épopées homériques, on est frappé de la différence non pas seulement de contenu, mais aussi de facture. Celle-ci est visiblement dans les épopées un élément qui compte : on rencontre enfin un souci vraiment littéraire.

Les termes par lesquels M. Bréal caractérise la poésie populaire sont à citer : « Avant tout, elle est brève; son langage est heurté et obscur, point nar-

(1) Je renvoie pour les comparaisons de thèmes, à A. Lang, *Cultes, Mytheset Religions*, trad. Marillier, 1896, et à des recueils comme ceux de Grimm, de Cosquin, de Sebillot, de Basset, d'Afanassiev, etc. Il va de soi que je porte un jugement général, et qu'on peut citer telle ou telle chanson, tel ou tel conte isolés qui valent des productions littéraires individuelles. Le plus souvent, ces exceptions tiennent au talent spécial d'un conteur ou d'un chanteur déterminés.

ratif, encore moins descriptif, mais semé de courts dialogues nullement amenés. Elle trouve, sans les avoir cherchés, des mots émouvants ; mais elle n'est point capable de mettre sous les yeux une scène qui se prolonge et qui se suive. En général, la suite est ce qui lui manque le plus : il suffit d'un mot, d'une allusion, d'une assonance pour la détourner de sa route. Les chansons recueillies de nos jours dans le peuple sont courtes et répondent aux impulsions primitives de la nature humaine ; elles sont presque toujours les mêmes par le sujet, quoique différentes par le ton, le rythme et le dialecte. La propagation orale ne conserve rien, mais elle défigure tout ; elle change les mots et les faits, et surtout les noms propres ; elle est capable peut-être de transporter à travers les âges la vague tradition de quelque grand événement, mais non un poème épique, une œuvre harmonieusement ordonnée (1). »

L'Iliade et l'Odyssée sont précisément des œuvres de longue haleine et harmonieusement ordonnées : elles ne sauraient être une production populaire. Cette opinion est d'ailleurs admise par tous les critiques homériques qui se sont donné la peine d'étudier de près le folk-lore. Elle est celle, entre autres, de Leaf, qui pense qu'elle est admise généralement (2), puis celle de A. Lang : « Jamais il n'y a eu d'épopée populaire. »

Pour arriver là, il a fallu un siècle de discussions

(1) Michel Bréal, *Pour mieux connaître Homère*. Paris, 1906, pp. 24, 40, 42, etc.

(2) On voit que M. Bréal se trompe lorsqu'il croit que la théorie folk-lorique est « l'opinion qui a prévalu et qui règne aujourd'hui dans la science ».

théoriques et d'enquêtes folk-loriques directes. D'inconscientes, les épopées homériques ont été de nouveau reconnues comme des productions littéraires conscientes.

Sans doute, l'erreur des continuateurs de Wolf, comme Herder, Lachmann, etc., est excusable. On commençait alors à découvrir que les peuples tant civilisés que « sauvages » possèdent des littératures distinctes de la littérature savante. La tentation était grande de dériver celle-ci de celles-là, de ne voir dans l'Iliade et l'Odyssée que des assemblages pour ainsi dire spontanés de chants, de lais, de légendes, de contes eux aussi nés inconsciemment. Ce sont, a-t-on dit, des affirmations de vie collective.

Sous cette forme extrême, la théorie folk-lorique n'a pu tenir longtemps. On a donc cédé sur certains points, celui de l'assemblage d'abord, dont on a fait honneur à quelque grande Commission. D'autres critiques ont ensuite ramené le nombre des parties composantes à quelques-unes seulement. D'autres enfin ont admis qu'un poète unique était l'auteur d'un « noyau », auquel des poètes secondaires, puisant dans le fonds populaire, ont progressivement ajouté, théorie qui conserve, semble-t-il, le plus de partisans.

§

Il est certain que les épopées homériques renferment des thèmes légendaires antérieurs. Mais nous ne savons pas encore sous quelle forme ils

avaient cours. Parmi ces éléments populaires, il en est un au sujet duquel tous sont d'accord, la légende de Polyphème.

On connaît le passage de l'Odyssée : Ulysse, désireux de voir de près les Cyclopes, pénètre avec quelques-uns de ses compagnons, pendant l'absence de Polyphème, dans la grotte immense qui lui sert de chambre, d'étable et de laiterie. Polyphème a mené au pâturage ses chèvres et ses moutons. Le soir, il revient, fait rentrer les femelles, laisse dehors les mâles et ferme sa grotte avec un énorme rocher. Terrifiés par la vue du monstre et de sa force, les Grecs se réfugient au fond de la grotte. Mais le Cyclope a tôt fait de les découvrir. Il en saisit deux, les déchire et les mange, puis s'endort. Le lendemain il emmène de nouveau ses troupeaux, après avoir avec soin fermé l'ouverture de la grotte. Ulysse, d'abord terrifié, recouvre peu à peu ses esprits. Il combine des ruses. Et lorsque, le soir venu, le Cyclope a de nouveau mangé deux de ses compagnons, il lui dit : « Il est bon, après pareil repas, de boire de bon vin. » Le Cyclope goûte au vin, en redemande, s'enquiert du nom du généreux étranger qui répond qu'il se nomme « Personne », s'enivre, et s'endort. Aussitôt Ulysse et cinq de ses compagnons désignés par le sort met-



Guerrier armé du glaive et du bouclier.

tent au feu le bout d'un fort pieu d'olivier, et l'enfoncent, une fois rouge, dans l'œil unique du monstre. Aux hurlements effroyables de Polyphème, les autres Cyclopes accourent, et demandent : « Qui donc te cause pareilles douleurs ? — Personne ! — Alors, cesse de nous importuner. » Cependant Ulysse a lié trois par trois les moutons à la toison la plus épaisse, et attaché sous ceux du milieu ses compagnons. Il s'aggripe lui-même au ventre du bélier le plus fort. Tous échappent au Cyclope. Ulysse alors le raille. Polyphème furieux lance de droite et de gauche d'énormes rochers, qui manquent de couler le navire des Grecs.

C'est là un cas fort net d'assimilation, par une œuvre littéraire individuelle, d'une légende populaire locale. Elle se décompose en plusieurs thèmes (du cyclope, du monstre anthropophage, de l'aveuglement, des ruses, du faux nom, des rochers, de l'imprécation, etc.), qui tous se retrouvent dans d'autres cycles populaires. Mais la combinaison qui constitue la forme homérique de la légende est rare. Les seuls parallèles exacts connus jusqu'ici ont été recueillis au Caucase (variantes géorgiennes, ossète, kabardine, etc.), alors que les variantes contenant plusieurs des thèmes de la légende homérique sont au nombre d'environ 230 (1). Etant donnée la diversité de leurs combinaisons avec d'autres thèmes populaires, il est difficile de penser que toutes les

(1) Elles ont été analysées avec soin par M. O. Hackman, *Die Polyphemsage in der Volkersüberlieferung*, Helsingfors, 1904. Voir un compte-rendu détaillé de cette dissertation dans mes *Religions, Mœurs et Légendes*, Soc. du Mercure de France, 1908, pp. 155-164.

variantes modernes ne soient que des adaptations du récit littéraire grec.

Les divers épisodes de l'Iliade et de l'Odyssée ont été rapprochés tour à tour des thèmes constitutifs d'autres cycles littéraires anciens, et je me ferais scrupule de ne pas faire au moins allusion aux recherches de l'assyriologue Jensen. Voici quelques années (1), il publia une « communication préliminaire », comprenant vingt-trois thèses, ayant toutes pour objet d'affirmer une parenté directe entre l'Odyssée et l'antique épopée de Gilgamesh ; dans les deux, il est parlé de voyages, d'enchanteresses, de descentes dans le monde d'outre-tombe, de populations malfaisantes. En attendant la démonstration de ces thèses (2), il est bon de rappeler que seules des études minutieuses conçues comme celle de M. Hackman permettront de voir clair dans des questions de ce genre. Plusieurs arguments de Jensen sont nuls dès le principe. Tel l'argument des voyages : on admettra aisément que des populations côtières ou insulaires aient été portées, de tous temps, et en tous pays, à prendre un plaisir spécial aux récits d'exploration. Et la contre-partie exacte de l'épopée de Gilgamesh et de l'Odyssée se retrouve, avec les modifications nécessaires, dans nos récits fabuleux en des pays « étranges », comme la Laponie, Madagascar ou la Chine, des xve-xviiie siècles. Dans la Méditerranée orientale, parsemée d'îles, les récits

(1) P. Jensen, *Das Gilgamis-Epos und Homer. Vorläufige Mitteilung*, Zeitschrift für Assyriologie, 1902, pp. 125-134.
(2) Cf. le T. I, seul paru jusqu'ici, de P. Jensen, *Das Gilgamisch-Epos in der Weltlitteratur*, 1905.

marins ont été innombrables ; de même les Persans, les Arabes, les Hindous, puis les Européens prirent un plaisir fort vif aux *Aventures de Sindbad le Marin*, dont on suspectait à moitié seulement l'exactitude géographique.

Quant aux rencontres de populations anthropophages ou simplement méchantes, elles s'expliquent aisément : les Grecs ont traité les indigènes des pays où ils abordaient pour la première fois comme nous avons fait d'abord des Nègres ou des Océaniens, en leur attribuant un corps difforme et des instincts merveilleux de cruauté et de sauvagerie. Qu'on rapproche de l'Odyssée ou de la Gilgamide les relations de nos explorateurs de la Renaissance. Au fur et à mesure que reculent les limites du monde connu, se resserrent celles du monde fabuleux, constatation très simple contre laquelle ne peut rien l'étude savante des parallèles. Les Lestrygons et les Cyclopes ne furent plus que des hommes ordinaires, bons ou méchants selon l'occasion, dès qu'on les connut de près ; de même les Nègres ne sont plus pour nous des monstres « apparentés au démon par la noirceur de leur peau », mais de « grands enfants ». L'intérêt, à ce point de vue, de l'Odyssée, c'est de nous permettre une vue exacte du progrès, à triple étape (1), semble-t-il, des connaissances géographiques.

Autre thème répandu, et qui tient au précédent :

(1) Voir sur les déplacements successifs des limites du monde connu des anciens et sur leurs échos dans l'Odyssée (*l'Ile enchantée* et *le Pays des morts*), A. J.-Reinach, dans *les Essais*, 1904, pp. 189-193.

variantes modernes ne soient que des adaptations du récit littéraire grec.

Les divers épisodes de l'Iliade et de l'Odyssée ont été rapprochés tour à tour des thèmes constitutifs d'autres cycles littéraires anciens, et je me ferais scrupule de ne pas faire au moins allusion aux recherches de l'assyriologue Jensen. Voici quelques années (1), il publia une « communication préliminaire », comprenant vingt-trois thèses, ayant toutes pour objet d'affirmer une parenté directe entre l'Odyssée et l'antique épopée de Gilgamesh ; dans les deux, il est parlé de voyages, d'enchanteresses, de descentes dans le monde d'outre-tombe, de populations malfaisantes. En attendant la démonstration de ces thèses (2), il est bon de rappeler que seules des études minutieuses conçues comme celle de M. Hackman permettront de voir clair dans des questions de ce genre. Plusieurs arguments de Jensen sont nuls dès le principe. Tel l'argument des voyages : on admettra aisément que des populations côtières ou insulaires aient été portées, de tous temps, et en tous pays, à prendre un plaisir spécial aux récits d'exploration. Et la contre-partie exacte de l'épopée de Gilgamesh et de l'Odyssée se retrouve, avec les modifications nécessaires, dans nos récits fabuleux en des pays « étranges », comme la Laponie, Madagascar ou la Chine, des XVe-XVIIIe siècles. Dans la Méditerranée orientale, parsemée d'îles, les récits

(1) P. Jensen, *Das Gilgamis-Epos und Homer. Vorläufige Mitteilung*, Zeitschrift für Assyriologie, 1902, pp. 125-134.

(2) Cf. le T. I, seul paru jusqu'ici, de P. Jensen, *Das Gilgamisch-Epos in der Weltlitteratur*, 1905.

marins ont été innombrables ; de même les Persans, les Arabes, les Hindous, puis les Européens prirent un plaisir fort vif aux *Aventures de Sindbad le Marin*, dont on suspectait à moitié seulement l'exactitude géographique.

Quant aux rencontres de populations anthropophages ou simplement méchantes, elles s'expliquent aisément : les Grecs ont traité les indigènes des pays où ils abordaient pour la première fois comme nous avons fait d'abord des Nègres ou des Océaniens, en leur attribuant un corps difforme et des instincts merveilleux de cruauté et de sauvagerie. Qu'on rapproche de l'Odyssée ou de la Gilgamide les relations de nos explorateurs de la Renaissance. Au fur et à mesure que reculent les limites du monde connu, se resserrent celles du monde fabuleux, constatation très simple contre laquelle ne peut rien l'étude savante des parallèles. Les Lestrygons et les Cyclopes ne furent plus que des hommes ordinaires, bons ou méchants selon l'occasion, dès qu'on les connut de près ; de même les Nègres ne sont plus pour nous des monstres « apparentés au démon par la noirceur de leur peau », mais de « grands enfants ». L'intérêt, à ce point de vue, de l'Odyssée, c'est de nous permettre une vue exacte du progrès, à triple étape (1), semble-t-il, des connaissances géographiques.

Autre thème répandu, et qui tient au précédent :

(1) Voir sur les déplacements successifs des limites du monde connu des anciens et sur leurs échos dans l'Odyssée (*l'Ile enchantée et le Pays des morts*), A. J.-Reinach, dans *les Essais*, 1904, pp. 189-193.

le voyage dans le monde d'outre-tombe. Ici encore les études comparées de folk-lore ont été d'un secours considérable. On a trouvé partout des parallèles à la descente d'Ishtar, d'Ulysse ou d'Orphée aux enfers (1), du moins là où le monde des âmes était regardé comme souterrain. Là, au contraire, où on le plaçait au ciel, comme en Australie, ce voyage est aérien, et l'on arrive auprès des morts en escaladant une montagne, ou en se hissant le long d'un arbre ou d'une corde (2). L'idée fondamentale est identique et vient naturellement : s'il est une chose qu'on désire connaître, c'est bien le sort qui vous attend quand on sera parti d'entre les vivants.

Si donc le folk-lore a été de quelque utilité pour la Question d'Homère, c'est en ceci : qu'il a rejeté au second plan les discussions sur les emprunts de thèmes en dégageant les éléments généraux de la production littéraire universelle. En présence de faits naturels mais d'abord incompréhensibles, tous les hommes se sont donné des explications provisoires, tenant de la fable et du merveilleux et ceci dans des limites tracées à la fois par le stade actuel de leurs connaissances, la survivance d'opinions

(1) Cf. Kuno Meyer et Alfred Nutt, *The Voyage of Bran son of Febal to the land of the living*, Londres, 1895, et Philippe de Félice, *l'Autre monde*, Paris, 1906.

(2) Cf. mes *Mythes et Légendes d'Australie*, légendes XVII et LXVI, et notes comparatives. Un certain nombre d'éléments folkloriques des poemes homériques viennent d'être rapprochés de leurs parallèles anciens et modernes (hindou, chinois, japonais, indochinois, demi-civilisés, européens, etc.) par M. W. Crooke, *Some notes on Homeric Folk Lore* (Folk-lore, 1908, pp. 52-77 et 153-189) dans une étude comparative qui peut servir de bon point de départ pour des recherches de detail plus approfondies. On remarquera que nombre d'eléments homériques se retrouvent dans l'Inde ancienne et moderne.

antérieures déjà rejetées par les plus instruits comme erronées, les lois de l'association des idées et la préférence donnée d'abord aux explications par l'analogie.

De ce que l'Iliade et l'Odyssée renferment ainsi nombre d'éléments provenant du fonds populaire méditerranéen, ce n'est pas là une raison suffisante pour simplement nier l'existence d'Homère.

D'autres poètes en ont fait autant, tels Shakespeare avec *Macbeth*, ou Gœthe avec *Faust*. Mais c'est le génie seul du poète qui a fait de la vieille légende irlandaise ou germanique l'œuvre harmonieuse et riche de portée largement humaine. Il ne s'agit ici ni de plagiat, ni d'imitation, mais de l'enrichissement, en idées et en images, de vieux thèmes à signification d'abord étroite et locale. Ce sont des cas littéraires *d'individualisation du collectif*.

La théorie folk-lorique a été appliquée aussi aux Chansons de Geste, mais avec moins de succès encore que pour les poèmes homériques. Par contre, celle de la « cristallisation autour d'un noyau primitif » a conduit récemment à quelques résultats acceptables. Entre autres, je citerai l'étude approfondie qu'a faite Léo Jordan (1) des nombreuses versions de la légende des Quatre Fils Aymon, ainsi que des Chansons de Geste qui en sont le développement ou la continuation.

Le noyau originel de tout ce cycle serait une

(1) Leo Jordan, *Die Sage von den vier Haimonskindern*, Erlangen, 1905.

tirade unique assonancée en *o*, formée de neuf laisses, et antérieure philologiquement aux tirades en *i*, en *a*, etc. Cette tirade primitive comprend environ 900 vers et se trouve coupée par des interpolations. Elle remonte au début du XIIe siècle et a comme lieu d'origine la région de Bordeaux. Le cycle entier est une combinaison de plusieurs thèmes caractérisés, comme l'un des thèmes de la légende des Sept Infants de Lara, le thème des *Outlaws* (cf. la légende de Robin Hood, et Shakespeare, *Comme il vous plaira*), etc. On distingue en définitive dans le cycle des Quatre Fils Aymon sept versions et remaniements de la légende primitive, juxtaposés les uns aux autres au cours du XIIe siècle.

Manifestement, ce procédé d'analyse ne saurait être appliqué, par transposition, aux épopées homériques. Les Chansons de Geste donnent, par leurs laisses assonancées ou rimées, la possibilité d'être, grâce à la critique philologique, datées quant à leurs parties composantes. La multiplicité des manuscrits facilite le travail de comparaison. Rien de tel pour Homère, dont la forme est uniformément l'hexamètre et dont les rédactions connues sont relativement peu nombreuses, nullement, en tout cas, contemporaines de la composition de l'œuvre.

Si donc on peut rapprocher l'Iliade des Chansons de Geste, ce n'est que pour certaines équivalences de contenu : allure militaire générale, type de société décrite, caractère des personnages humains, etc. Et la comparaison des épopées homériques avec d'autres épopées « nationales » doit être plus prudente encore.

Il est bon tout au moins de connaître à fond ces épopées « nationales », germaniques, finlandaises, islandaises, etc. On sait maintenant, grâce à Comparetti, que le Kalévala finnois ne fut une épopée que pour Lönnrot, qui en recueillit les « fragments » et les variantes, et pour quelques-uns de ses disciples. Les épopées européennes, très proches encore de la poésie proprement populaire et dues à la collaboration de plusieurs « arrangeurs », présentent ce caractère bien net d'être faites d'ajouts et de morceaux, de ne constituer que des amas littéraires inharmoniques. Si la théorie folk-lorique était exacte, l'Iliade et l'Odyssée devraient présenter elles aussi ce même caractère d'incohérence et d'inharmonie. En fait, elles ne le présentent pas.

M. Lang fait à bon droit remarquer à Sir Richard Jebb, partisan convaincu de la théorie folk-lorique : Sir Richard « aurait raison si, par suite de bien des efforts de nombreux individus, pendant plusieurs siècles, il s'était créé en Angleterre, en Finlande, en Irlande, en Islande, en Allemagne de véritables parallèles aux épopées grecques. Ils ne se sont pas créés. Pourquoi ? Simplement parce que ces populations n'ont pas eu d'Homère. Toutes les autres conditions se trouvaient réunies, des matériaux légendaires, une société héroïque, des chanteurs de cour, toutes, excepté un grand poète ».

Un Homère a manqué aussi à la France, bien que nos Chansons de Geste soient, même comparées à l'Iliade et à l'Odyssée, des poèmes d'une

tirade unique assonancée en *o*, formée de neuf laisses, et antérieure philologiquement aux tirades en *i*, en *a*, etc. Cette tirade primitive comprend environ 900 vers et se trouve coupée par des interpolations. Elle remonte au début du XIIe siècle et a comme lieu d'origine la région de Bordeaux. Le cycle entier est une combinaison de plusieurs thèmes caractérisés, comme l'un des thèmes de la légende des Sept Infants de Lara, le thème des *Outlaws* (cf. la légende de Robin Hood, et Shakespeare, *Comme il vous plaira*), etc. On distingue en définitive dans le cycle des Quatre Fils Aymon sept versions et remaniements de la légende primitive, juxtaposés les uns aux autres au cours du XIIe siècle.

Manifestement, ce procédé d'analyse ne saurait être appliqué, par transposition, aux épopées homériques. Les Chansons de Geste donnent, par leurs laisses assonancées ou rimées, la possibilité d'être, grâce à la critique philologique, datées quant à leurs parties composantes. La multiplicité des manuscrits facilite le travail de comparaison. Rien de tel pour Homère, dont la forme est uniformément l'hexamètre et dont les rédactions connues sont relativement peu nombreuses, nullement, en tout cas, contemporaines de la composition de l'œuvre.

Si donc on peut rapprocher l'Iliade des Chansons de Geste, ce n'est que pour certaines équivalences de contenu : allure militaire générale, type de société décrite, caractère des personnages humains, etc. Et la comparaison des épopées homériques avec d'autres épopées « nationales » doit être plus prudente encore.

Il est bon tout au moins de connaître à fond ces épopées « nationales », germaniques, finlandaises, islandaises, etc. On sait maintenant, grâce à Comparetti, que le Kalévala finnois ne fut une épopée que pour Lönnrot, qui en recueillit les « fragments » et les variantes, et pour quelques-uns de ses disciples. Les épopées européennes, très proches encore de la poésie proprement populaire et dues à la collaboration de plusieurs « arrangeurs », présentent ce caractère bien net d'être faites d'ajouts et de morceaux, de ne constituer que des amas littéraires inharmoniques. Si la théorie folk-lorique était exacte, l'Iliade et l'Odyssée devraient présenter elles aussi ce même caractère d'incohérence et d'inharmonie. En fait, elles ne le présentent pas.

M. Lang fait à bon droit remarquer à Sir Richard Jebb, partisan convaincu de la théorie folk-lorique : Sir Richard « aurait raison si, par suite de bien des efforts de nombreux individus, pendant plusieurs siècles, il s'était créé en Angleterre, en Finlande, en Irlande, en Islande, en Allemagne de véritables parallèles aux épopées grecques. Ils ne se sont pas créés. Pourquoi ? Simplement parce que ces populations n'ont pas eu d'Homère. Toutes les autres conditions se trouvaient réunies, des matériaux légendaires, une société héroïque, des chanteurs de cour, toutes, excepté un grand poète ».

Un Homère a manqué aussi à la France, bien que nos Chansons de Geste soient, même comparées à l'Iliade et à l'Odyssée, des poèmes d'une

vraie valeur littéraire et d'une réelle harmonie de composition. La féodalité franque était exactement du même type que l'homérique : une noblesse guerrière vivant dans les châteaux-forts, où se tenaient des cours policées, une désobéissance théorique à un Roi des Rois dont on se moquait en paroles, mais auquel on obéissait dans les cas graves et qu'on traitait avec une déférence quasi religieuse, etc. Quiconque consulte les *Epopées françaises* de Léon Gautier et les grandes histoires littéraires n'aura que l'embarras du choix pour découvrir des parallèles généraux, ou même de détail, aux poèmes homériques. De part et d'autre, toutes conditions étant semblables, l'absence en France des poèmes comme ceux d'Homère ne s'explique que par ceci : nous n'avons pas eu cette chance de posséder au moyen âge le grand poète capable de synthétiser tous les éléments littéraires et culturels de son temps et de son milieu. Preuve excellente de l'importance, dans la création épique, de l'individu.

§

Mais, dira-t-on, il est un point sur lequel le parallèle cesse d'être exact : nos ancêtres connaissaient l'écriture, condition indispensable à la transmission de poèmes aussi longs que certaines de nos Chansons. Jusqu'ici, en effet, ce fut un argument décisif que d'invoquer l'impossibilité pour la mémoire d'un seul de retenir tant de milliers de vers.

On peut, à cet argument, faire cette réponse bien simple : que, de nos jours encore, il est en Orient des conteurs qui savent par cœur les Mille et une Nuits tout entières et bien d'autres contes encore. Les ouvrages arabes parlent de chanteurs capables de réciter les grands poèmes anciens d'un bout à l'autre comme les Aventures d'Antar. Et, dans un autre domaine, l'illustre théologien El Bokhâri savait par cœur toutes les traditions (*hadith*) relatives au Prophète (1). A tous égards, la mémoire d'un aède d'autrefois pouvait bien valoir celle d'un conteur ou d'un chanteur populaires modernes. Voyez les résultats auxquels est arrivé Fr. S. Krauss (2) en étudiant les facultés mnémoniques et



Anneau d'or, Mycènes.

(1) On se rendra compte de l'amas littéraire incroyable que ceci représente en consultant les énormes volumes que publient en ce moment MM. Houdas et Marçais, *El Bokhâri, les Traditions islamiques, traduites de l'arabe*. Publications de l'Ecole des Langues Orientales, t. I, 1905; t. II, 1906; il y auraquatre volumes. Cf. t. II, pp. XVIII-XX : « La mémoire d'El-Bokhâri était véritablement prodigieuse. Il était capable, dit-on, de réciter par cœur un livre entier rien qu'après l'avoir lu rapidement des yeux. Tout jeune encore il avait retenu dans sa mémoire 75.000 hadith, et il arriva plus tard à en posséder plus de 200.000, qu'il pouvait débiter sans la moindre hésitation. »

(2) Friedrich-S. Krauss, *Slavische Volkforschungen*, W. Heims Leipzig, 1908. pp. 183-189. L'auteur a connu de près 127 guslars et récolté des centaines de chansons et de contes.

Je cite de préférence ce document parce qu'il y est rapporté des faits précis, et non pas, comme trop souvent quand il s'agit de récitants populaires ou demi-civilisés, des appréciations individuelles formulées en termes vagues et généraux.

les procédés mnémotechniques des guslars (chanteurs nomades chez les Slaves méridionaux). L'opinion populaire doue ces individus d'une mémoire à première vue surprenante : on vous en cite qui savent 30.000, 70.000, et même plus de 100.000 vers. Or, et ceci surtout est surprenant : le peuple dit vrai. En soi, le phénomène est aisément explicable : les poésies des guslars sont une juxtaposition de clichés, relativement peu nombreux et qu'il suffit de posséder. Le développement de chacun de ces clichés se fait automatiquement, suivant des règles fixes. Seul leur ordre peut varier. Un bon guslar est celui qui joue de ses clichés comme nous avec des cartes, qui les ordonne diversement suivant le parti qu'il en veut tirer. Chaque guslar d'ailleurs a son genre qui lui est personnel : celui-ci se spécialise dans l'épopée de Marko, tel autre célèbre les haïduques. En outre chacun se fait une sorte de catalogue : il range les clichés qui constituent sa « provision » en manière de pot-pourri, comprenant les strophes de début des divers poèmes. L'un des chanteurs qui aidèrent Fr. S. Krauss, un nommé Milovan, et dont la mémoire n'était « qu'ordinaire », pouvait réciter ainsi 40.000 vers à la file. Instructive enfin, pour la « question d'Homère », est la constatation suivante : le 18 mars 1885, Fr. S. Krauss se fit réciter, en présence de Milovan, une chanson de 458 vers, que Milovan répéta mot pour mot le 4 octobre 1885, soit sept mois et demi après ; puis M. Krauss lui fit répéter cette même chanson neuf mois plus tard : les variantes furent insignifiantes.

Les guslars sont des illettrés. Notre mémoire auditive, à nous qui n'apprenons plus guère que par les yeux, est certes plus faible. Mais encore faut-il que nous nous gardions de reporter dans le passé des appréciations qui se fondent, en dernière analyse, sur la prépondérance, chez nous, de la mémoire visuelle, forme, encore, de transposition injustifiée. Cependant Fr. S. Krauss remarque avec raison :

« Tout bien considéré, ce que sait, et peut, même le meilleur guslar est peu de chose à côté de ce que chacun de nous est obligé de retenir pour mériter vraiment l'épithète de *savant.* »

D'ailleurs, depuis quelques années, l'argument en question a perdu toute portée. Les découvertes de Flinders Petrie en Egypte et d'Arthur Evans en Crète ont mis hors de doute ce fait que divers systèmes d'écriture linéaire ou hiéroglyphique avaient cours dans la Méditerranée Orientale vers le xxe siècle déjà avant notre ère. Or, la date la plus reculée que puissent assigner les séparatistes à la composition des poèmes homériques, c'est le xiie. Encore la plus vraisemblable est-elle, pour la rédaction définitive, le viiie.

Cette écriture n'était pas seulement employée pour des inscriptions officielles, intéressant un public restreint. En Egypte, on les rencontre sur les poteries archaïques communes trouvées à Abydos, à Kahun et Gurob, etc. ; en Crète, sur d'innombrables tablettes. En Grèce, des inscriptions ont été rencontrées à Naucratis sur des poteries datant du milieu du viie siècle, sur un vase de l'époque du

Dipylon, trouvé à Athènes, datant du milieu du VIIIe siècle. Un certain nombre d'autres inscriptions sur vases (Abécédaires) ou sur pierres tombales prouvent nettement que l'écriture était d'usage courant au VIIe siècle avant Jésus-Christ.

On peut donc admettre que les aèdes des VIIIe-XIe siècles utilisaient l'écriture. Tout le monde, sans doute, ne savait pas lire et écrire. Ceci est un progrès moderne, bien mieux, tout récent. Mais les commerçants, les juges, les banquiers, les poètes, bref tous ceux qui en avaient besoin, devaient, dès le VIIIe siècle et plus tôt encore, utiliser l'une ou l'autre des écritures linéaires ou hiéroglyphiques, sinon plusieurs en même temps, qui avaient cours dans les états civilisés de la Méditerranée Orientale. Sans compter que des scribes assistaient les rois et les chefs. C'est à la cour de ceux-ci, probablement, que l'écriture était le plus connue. Et c'est à des courtisans ou à de riches commerçants que s'adressaient les aèdes chanteurs d'épopées.

Eux seuls, sans doute, possédaient des manuscrits de ces poèmes, de même que nos jongleurs emportaient de château en château les leurs, qu'ils gardaient jalousement, sans les communiquer aux profanes, rarement même aux confrères; c'étaient pour eux comme des trésors sacrés.

Ainsi depuis sept ou huit ans, l'idée que les épopées homériques ont été écrites au cours même de leur composition, idée qui semblait naguère ridicule, a pour elle toutes les probabilités; et parmi les savants qui l'acceptent je citerai, outre MM. Bréal

et Lang, Sir Richard Jebb et M. Salomon Reinach (1).

On voit que la question homérique a fait quelques progrès importants ces années dernières, à la fois grâce aux progrès du folk-lore, qui ont contribué à faire rejeter un certain nombre de théories prématurées, et à ceux de l'archéologie, qui ont permis de transformer en arguments positifs des points de vue à peine proposés jusque-là en qualité d'hypothèses.

§

L'un des résultats les plus nets de ce double progrès, c'est d'avoir définitivement relégué au rang des transpositions injustifiées la théorie folklorique absolue. Son succès s'explique en partie par l'enthousiasme qu'excita d'abord la découverte des épopées « nationales » de l'Europe, puis de celles de l'Orient.

Mais cette découverte date de la première moitié du XIXe siècle. Et le fait remarquable, c'est que les critiques homériques aient ensuite cessé de se tenir au courant des travaux plus modernes relatifs à ces épopées et ignoré les résultats généraux de l'étude comparée des contes et des légendes populaires. M. Lang, qui s'est livré à des recherches dans cette direction, tout en continuant son étude

(1) On se renseignera aisément sur cette question des écritures archaïques en consultant les articles de M. Salomon Reinach dans *l'Anthropologie*, et ceux de MM. Evans et Flinders Petrie dans *Man* (publication de l'Institut anthropologique de Londres), années 1900 et suivantes.

d'Homère, constate avec étonnement combien étroite et arriérée est sur ce point la documentation des critiques spécialisés partisans de la théorie folklorique.

M. Bréal note d'autre part que les formules obscures et impérieuses inventées, en guise d'explication, par les érudits allemands furent d'abord accueillies avec scepticisme : puis les générations suivantes les répétèrent sans trop y penser. Il en est de même dans la plupart des sciences : les savants sont, autant que les humains ordinaires, sujets à la suggestion collective. D'où l'opposition que rencontrent les novateurs prémunis par des circonstances exceptionnelles ou un esprit critique d'une rare acuité contre la contagion générale. Utile parfois en matière d'art, puisqu'elle conduit à la formation des « écoles », cette influence sur les individus d'une tendance générale est dans la science l'un des plus grands obstacles au progrès. Le cas le plus intéressant peut-être de suggestion collective en matière scientifique est celui des phases de la théorie des glaciers. De même l'acceptation générale de cette idée qu'il peut y avoir un « mètre » qui serait une « mesure naturelle », s'explique par l'influence sur les individus, même sur des individus comme Laplace, par la suggestion exercée vers la fin du XVIIIe siècle par l'idée et le mot « Nature ». Aux exemples de cet ordre que cite O. Stoll (1), on pourra dorénavant ajouter celui que fournit l'historique de la Question d'Homère.



Quelques mots maintenant sur le lieu et la date de la composition des poèmes homériques. J'ai déjà fait allusion à l'opinion de Bréal, qui la place à la cour de quelque roi lydien. L'auteur des poèmes avait certainement une connaissance étendue des sociétés d'Asie Mineure. Le vieux Priam, avec ses nombreuses femmes et concubines et ses nombreux enfants, avec ses vastes trésors et sa quasi divinité, est un portrait frappant de satrape oriental. Par contre, les Grecs de l'Iliade ont quelque chose de convenu, d'assez artificiel. La géographie de la Grèce et les noms donnés aux populations helléniques sont vagues, parfois fantaisistes. Homère n'a donc pu être qu'un Grec des Iles ou de l'Asie Mineure. Or, à la cour des rois de Lydie, de Gygès, d'Alyatte, de Crésus, s'était réunie toute une colonie d'artistes grecs, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens (2). Tel doit avoir été le milieu où chanta Homère. Aussi est-ce « au temps des derniers rois de Lydie, au temps d'Alyatte ou de

(1) O. Stoll, *Suggestion und Hypnotismus in der Vœlkerpsychologie*, 2e éd., Leipzig, 1904, pp. 674-684.

(2) Sur la civilisation lydienne sous Alyatte et Crésus, voir Maspéro, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient*, t. III, pp. 605-621, et G. Radet, *la Lydie sous les Mermnades*, 1893.

ce Crésus si occupé des choses grecques », que M. Bréal rapporte l'ensemble des œuvres placées sous le nom d'Homère, c'est-à-dire à la première moitié du VIe siècle. Il y aurait eu en Asie Mineure des sortes de corporations d'aèdes, qui se disputaient des prix littéraires lors de grandes solennités religieuses. Quand les poèmes furent apportés à Athènes, on décida qu'ils seraient publiquement récités tous les ans à la fête des Panathénées. « C'était, ajoute M. Bréal, selon toute apparence, leur rendre la destination qu'ils avaient dans la mère patrie. » Et c'est, d'autre part, à « une corporation ayant même esprit, mêmes traditions et travaillant pour un même objet toujours nouveau » que seraient dus à la fois « l'unité et la continuité de l'œuvre » ainsi que ses agrandissements successifs, tous conçus suivant un même plan : « l'Iliade est donc une œuvre collective, à peu près au même degré et dans le même sens que nos cathédrales du moyen âge ». Homère fut l'un des poètes appartenant à cette corporation ; et les poèmes continuèrent, malgré leurs remaniements, à être présentés sous son nom parce qu'il avait la faveur du public.

Tout dans ce système se tient fort bien. Mais il se heurte à plusieurs objections. Nous ignorons s'il existait à Sardes de grandes solennités mi-littéraires, mi-religieuses, et s'il y était institué des corporations d'aèdes (1). Au cas où l'écriture

(1) A ce propos, il est utile de rappeler que la récitation des poèmes héroïques n'a pas été un monopole exclusif de chanteurs de profession. Au moyen âge on voit Lambert d'Oridon, dans *Aubert*

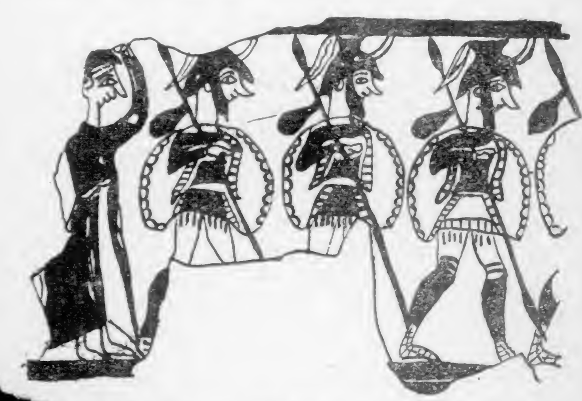
était usitée par les chanteurs, tant pour de longs poèmes que pour ceux plus courts ne prenant qu'une soirée, la nécessité de supposer des corporations organisées disparaît. On concevrait plutôt ces aèdes comme des individus aussi peu groupés en corporations que nos jongleurs. Puis, il faut tenir compte d'un autre élément du problème homérique, celui des « poètes cycliques ». Ils ont, à n'en pas douter, connu l'Iliade et l'Odyssée, car, tout en les imitant, ils ont avec soin évité de les répéter. Ils ont agi comme nos « jongleurs cycliques », lesquels donnèrent des « suites » aux Chansons de Geste plus anciennes. Le plus ancien de ces poèmes cycliques date de 776 environ ; d'où suit que l'Iliade a été composée antérieurement, c'est-à-dire au moins vers 800 avant Jésus-Christ. D'où suit aussi qu'on ne saurait placer le lieu de composition des poèmes homériques à la cour des rois de Lydie du VIe siècle, amis de la Grèce.

Par contre, leur lien avec des solennités religieu-

le Bourguignon, déclamant pour son hôte; on connaît Taillefer, chantant à la bataille d'Hastings. De même les Serbes (cf. Talvj, *Volkslieder der Serben*, 2e éd., 1853) se réunissaient, encore au commencement du XIXe s., les uns chez les autres, pour chanter tour à tour leurs exploits ou ceux de leurs ancêtres. On trouverait aisément d'autres parallèles modernes. En tout cas dans l'Iliade, IX, 189-191, Achille chante dans sa tente les prouesses des héros en s'accom[illegible] gnant de sa lyre ; et Patrocle vis-à-vis se tient prêt à [illegible] cide. M. A. J.-Reinach, qui me signale ces an[illegible] que « qu'à côté des productions des aèdes de m[illegible] mios. Démodokos, Thamyris, il faut donc place[illegible] des lais homériques, les improvisations des héros [illegible] de la guerre des Kurètes et des Etoliens sous les [illegible] déclamé par Phoinix (chant IX) ; exploits de Ne[illegible] contre les Epéens chantés par Nestor lui-même[illegible]

ses est probable, et cela surtout si l'on accepte l'interprétation donnée par Jevons des « hymnes homériques » : il les regarde comme des invocations par lesquelles les rhapsodes préludaient à la récitation des poèmes.

Si maintenant l'on réunit en faisceau tous les arguments d'ordre littéraire, philologique et archéologique, on est obligé de dater la composition des poèmes homériques des VIIIe-XIe siècles avant Jésus-Christ et de la localiser dans les Iles. Nul besoin de leur assigner une antiquité plus reculée. On ne saurait non plus les croire plus récents. Ils sont



Fragment du « Vase des Guerriers », Mycènes.

…ure partie à un poète de génie, lequel
… légendes populaires plus anciennes,
…isant une synthèse harmonieuse. Fixés
…ces poèmes ont été ensuite récités

par bien d'autres aèdes, qui ont modifié par endroits le texte primitif, tout en conservant, avec plus ou moins de talent, le mouvement général. Ces interpolations et ces changements de détail, quelques-uns importants, ont été conservés eux aussi par écrit. Et c'est d'après l'un de ces manuscrits, peut-être d'après plusieurs, qu'a été élaboré le texte adopté par les Athéniens pour la récitation lors des Panathénées, et qui, depuis, malgré les quelques imperfections de détail, a fait l'admiration de l'humanité.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Dans cet essai d'une bibliographie critique de la question homérique, on distinguera : 1° les références nécessaires à qui veut seulement lire et comprendre *Homère* en se bornant à une idée générale des multiples questions littéraires et historiques soulevées par son œuvre ; 2° les références nécessaires à qui, après avoir acquis cette connaissance générale, voudra étudier et approfondir les principaux problèmes dont se compose *la Question homérique*.

Tout en s'efforçant de ne citer que les ouvrages les plus aisément accessibles au public français, l'insuffisance même de notre littérature homérique obligera à renvoyer fréquemment à des ouvrages ou articles allemands et anglais. Donnant ainsi le moyen de se mettre au courant de travaux qui, connus la plupart en France par les seuls spécialistes, ont si profondément renouvelé les études homériques pour les faire passer du domaine des questions exclusivement littéraires dans celui des problèmes qui intéressent le plus intimement la formation de la Grèce et, par suite, les origines de la culture européenne, on se permet d'espérer qu'on pourra contribuer à répandre le goût de ces problèmes qui, savamment élaborés outre-Rhin, rapidement adaptés et simplifiés outre-Manche, attendent peut-être leur solution de la clarté et de la finesse de l'esprit latin.

I. — HOMÈRE

LITTÉRATURE ET PHILOLOGIE

ÉDITIONS

La seule édition française que l'on puisse recommander est celle d'**Al. Pierron**, *Iliade* (2 vol. 1869[1]; 1883[2]), *Odyssée* (2 vol. 1875, in-8, Paris, Hachette), souvent rééditée en in-16 (Classiques grecs, Hachette) à l'usage des classes. Antérieure ou hostile au grand mouvement des études homériques, l'annotation n'a qu'une valeur étroitement littéraire. La vieille édition Didot est toujours commode par la traduction latine en regard du texte grec et la présence de tous les fragments cycliques à la suite des poèmes homériques. Le texte de l'édition Didot (1837), souvent réimprimé, est resté celui de la 1re édition de **G. Dindorf** (Leipzig, 1826), qui se conformait au texte donné par le manuscrit de Venise (*Venetus* ou *Marcianus A*, xe s.) découvert en 1781 par d'**Ansse de Villoison**. Au texte éclectique qui résume le travail des principaux critiques des périodes alexandrine, augustéenne et antonine; Dindorf a préféré, dans sa 4e édition (1855), un essai de restitution du texte adopté par *Aristarque*, Conservateur du Musée d'Alexandrie de 165 à 145 av. J.-C. environ, tel qu'il était révélé par les signes critiques et les scholies du ms. de Venise. C'est à cette tendance poussée à l'extrême que se rattache l'édition de Pierron dont les préfaces exposent en détail l'histoire de la critique alexandrine. Des *scholies* ou notes qui nous restent de l'immense travail d'interprétation commencé à Alexandrie au IIIe-IIe s. av. J.-C. par *Zénodote*, *Aristophane* et son élève *Aristarque* et achevé à Byzance au XIIe-XIIIe par *Eustathe* et *Tzetzès*, il n'existe encore aucune édition complète. La plus grande collection publiée est celle de **Dindorf**, 4 vol. pour l'*Iliade* (Oxford, 1875), 2 vol. pour l'*Odyssée* (Oxford, 1855). La majeure partie en est constituée par les Commentaires de l'archevêque *Eustathe* (env. 1105-1195) qui ont été publiés en 7 vol. par G. Stallbaum (Leipzig, 1825-30). Eustathe se sert surtout des *Recherches homériques* compilées par Porphyre au ve s. (éd. critique par H. Schrader, Leipzig, 1882 et 1890). Les *Scolies genevoises de l'Iliade* ont été aussi l'objet d'une édition critique par J. Nicole (2 vol., Paris, 1891) ainsi que les *Scholia Townleyana* par E. Maass (2 vol., Oxford, 1888).

Depuis 1850 s'est dessiné un heureux mouvement de *réaction contre la critique étroitement philologique* qui prétendait plier le texte homérique à tel ou tel principe préconçu, modifier suivant ce principe tout ce qui en était susceptible, rejeter comme interpolation tout ce qui ne l'était pas. Du progrès même des études homériques amenant à considérer la Vulgate comme le résultat d'une longue élaboration, et, dans les vingt dernières années, de la découverte de fragments d'Homère sur des papyrus remontant jusqu'au IIIe s. av. J.-C. et ajoutant une nouvelle série de variantes à toutes celles que faisaient déjà connaître les citations des auteurs anciens, il est résulté une tendance à une *critique plus large et plus conservatrice* qui se marque dans la plupart des éditions récentes. Parmi les plus remarquables, il faut citer celle de **W. Christ** (*Iliade*, Leipzig, 1884), **Rzach** (*Iliade*, Leipzig, 1886), **Cauer** (*Iliade*, Leipzig, 1892), **Kirchhoff** (*Odyssee*, Berlin, 1879), **J. Van Leeuwen** et **M. Da Costa** (*Iliade*, 1889; *Odyssee*, 1890, Leyde), **A. Ludwich** (*Odyssee*, 1889; *Iliade*, 1907, Leipzig).

Ces éditions ne donnent que le texte avec un apparat critique, des prolégomènes et appendices. Il n'existe qu'une grande *édition avec commentaire explicatif*, vraiment complet, celle d'**Ameis** et **Henze**, continuellement rééditée, corrigée et augmentée dans la collection Teubner de Leipzig depuis 1856 (*Iliade*, 8 fascicules ou 2 vol., *Odyssee*, 4 fasc. ou 2 vol.). Malheureusement, le commentaire sans cesse accru a débordé, hors des notes surchargées, sous forme d'appendices (8 fasc. pour l'*Iliade*, 4 pour l'*Odyssee*) qui en rendent la consultation singulièrement incommode. Aussi préférera-t-on, pour l'usage courant, l'excellente édition anglaise en 2 vol. (chants I-XII et XIII-XXIV) donnée pour l'*Iliade* par **W. Leaf** (1re éd. 1886; 2e 1900, Londres); pour l'*Odyssée*, l'édition semblable avec notes critiques et commentaire est loin d'être aussi bonne (1er vol. par **Merry** et **Riddell**, chants I-XII, 1876; 2e v., ch. XIII-XXIV par **Monro**, 1901, Oxford). Pour faire suite aux vol. de Leaf, une édition remarquable des *Hymnes homériques* a été donnée par **Sikes** et **Allen** (Londres, 1904). Il faut signaler enfin les *Homeri opera et reliquiae*, publiés par **Monro** à Oxford (Clarendon Press, 1901), sans notes ni commentaires, mais qui contient, en un élégant in-12 de 1039 p., *l'Iliade*, *l'Odyssée*, *les Hymnes*, *la Batrachomyoma-*

chie, et les fragments cycliques (ces derniers d'après la grande édition annotée de **G. Kinkel**, *Epicorum graecorum fragmenta*, Leipzig, 1877).

HISTOIRES DU TEXTE ET COMMENTAIRES

A côté de ces *éditions critiques* et de ces *éditions annotées*, il faut indiquer les principaux ouvrages publiés à part comme histoire du texte ou comme commentaires.

Révélée par la découverte d'un ms d'Homère du xe s. contenant des scholies qui remontaient aux travaux d'Aristarque, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor, trouvé à la Bibliothèque de Saint-Marc (*Codex Venetus A*, *Marcianus* 454, reproduit photographiquement par D. Comparetti, à Leyde) par d'**Ansse de Villoison** (*Homeri Ilias*, Venise, 1788), déjà esquissée par son correspondant **F.-A. Wolf**, dans l'édition de l'*Iliade* que précédèrent les fameux *Prolégomènes* (Halle, 1795), l'**Histoire du texte homérique**, en partant des recensions alexandrines, pour remonter d'une part jusqu'à la revision qu'en aurait ordonnée Pisistrate, pour descendre, de l'autre, jusqu'aux éditions byzantines, fut approfondie par **G. Dindorf** dans les ouvrages cités et par **K. Lehrs**, dans sa dissertation, *De Aristarchi studiis homericis* (1833, Kœnigsberg; 3e éd. 1882, Leipzig; excellent résumé de **E. Egger**, Mém. de Littérature ancienne, 1862) et reprise surtout par **J. La Roche**, *Die Homerische Textkritik im Alterthum* (Leipzig, 1866), *Hom. Untersuchungen* (1870), **Rœmer**, *Die Werke der Aristarcheer im Cod. Ven. A.* (Munich, 1875) et **A. Ludwich**, *Aristarchs Homerische Textkritik* (Leipzig, 1884), et *Die Homervulgata als Voralexandrinisch* (Leipzig, 1898). Pour la question particulièrement controversée de la commission nommée par Pisistrate pour constituer un texte propre à être chanté aux Panathénées, voir, entre autres, les *Homerische Untersuchungen* de J. La Roche (Leipzig, 1870) et de Wilamowitz-Moellendorff (Berlin, 1884).

Comme **Commentaires**, à côté de ceux déjà cités d'*Ameis-Henze*, on ne peut recommander pour l'*Odyssée* que l'énorme compilation de **Ch. Hennings**, *Homers Odyssee, ein kritischer Kommentar* (Berlin, 1903) et, pour l'*Iliade*, le volume, de lecture autrement facile et attachante, de **W. Leaf**, *Companion to the Iliad* (Londres, 1892) qui est plutôt une sorte d'*introduction à l'étude des poèmes homériques* plus agréable que les ouvrages allemands similaires de Henke (*Vademecum für H.*, 1906), et de Muchau (*Hilfsbuch zur H.*, 1907). Je ne cite que pour mémoire E. Kammer, *Ein ästhetischer Kommentar zur Ilias* (3e éd Paderborn, 1906) et J. Sitzler, *Ein ästhet. Komm. z. Od.* (2e éd. 1906) et je laisse de côté les innombrables études sur les hommes (J. Delorme, 1861), les femmes (M. Camboulin, 1854), les dieux (Al. Bertrand, 1858; J. Girard, 1868), les discours (M. Croiset, 1874), les paysages (V. de Laprade, 1848), les sentences (T. Stickney, 1903), etc., des poèmes homériques, réservant pour la seconde partie toutes celles à qui une connaissance des données nouvelles de l'archéologie et de l'histoire primitives confèrent une valeur qui n'est pas exclusivement littéraire.

TRADUCTIONS

Il n'existe pas de bonne traduction française d'Homère. La plus répandue, celle de **P. Giguet** chez Hachette, est généralement exacte, mais sans couleur et beaucoup moins intéressante que ne le sont, dans les genres les plus opposés, celle de **Mme Dacier** d'un si joli style classique (1711; sur la querelle qui s'éleva autour de sa traduction où l'abbé Terrasson fit connaître la dissertation de l'abbé d'Aubignac qui, ainsi que le *Discours sur Homère* de La Motte, « devinait quelques-unes des objections que plus tard l'érudition de Wolf appuiera et vérifiera », cf. Ste-Beuve, *Causeries du Lundi*, IX), celle que le consul **Lebrun** écrivit avec une pompe académique au début et à la fin de sa carrière (1776 et 1819), la version déjà toute romantique de **Dugas-Montbel** qui adopta avec enthousiasme les théories de Wolf (1818 et 1828), celle enfin où **Leconte de Lisle** (1866-7) a outré autant la brutalité d'Homère, traité comme un barde barbare, que Mme Dacier exagérait sa politesse ou Lebrun son éloquence. Quelques morceaux de l'*Iliade*, traduits par M. M. Croiset dans le 1er vol. de l'*Histoire de la Littérature grecque* et, surtout, les traductions de nombreux passages de l'*Odyssée* par M V. Bérard dans les 2 vol. de *Les Phéniciens et l'Odyssée*, peuvent donner une idée de ce que devrait être une version française d'Homère. Pour rendre aux poèmes homériques la vogue dont ils devraient jouir en France, il serait bien à désirer que ces deux savants, qui sont en même temps de si fins lettrés, nous donnent de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* la vivante traduction dont la nécessité se fait sentir de plus en

plus à mesure que se restreint le cercle de ceux qui peuvent lire Homère dans le texte. En attendant, l'on peut recommander à ceux qui savent l'anglais les remarquables versions qu'**Andrew Lang**, qui unit également à l'érudition la plus solide un sentiment délicat de la forme, a données de l'*Iliade* en collaboration avec Leaf et Myers, et de l'*Odyssée* en collaboration avec Butcher.

LA LANGUE HOMÉRIQUE

Une traduction d'Homère ne peut être, en effet, menée à bonne fin que par un érudit du goût le plus sûr; c'est que, si la construction grammaticale est généralement claire chez Homère, le sens des mots est souvent très difficile à déterminer.

Pour la **Grammaire homérique**, on trouvera les notions essentielles en tête de l'édition de Morceaux choisis d Homère donnés par M. **M. Croiset** chez Colin en 1893 et dans la *Grammaire Grecque* de A. Croiset et J. Petitjean (Hachette, 1896). Plus développés, mais gardant une clarté qui fait défaut aux nombreux ouvrages allemands sur la matière, sont **A. Monro**, *Grammar of the Homeric Dialect* (Oxford, 2e éd. 1891), **Day Seymour**, *Introduction to the Language and Verse of Homer* (Boston, 1886, et *Harvard Studies*, 1892), **Van Leeuwen**, *Grammaire d'Homère* (Mons, 1887). Pour la **Métrique homérique**, outre l'ouvrage cité de Seymour, les *Traités de Prosodie* des spécialistes français Vernier (1894), Plessis (1889), Havet (1891), Masqueray (1900). Sur l'origine et le développement du vers épique, on peut voir les théories ingénieuses de **H. Usener**, *Altgriechischer Versbau* (Bonn, 1887), **O. Schröder**, *Homer. Hexameter* (Acad. de Munich, 1907) et **A. Ludwig**, *Homerischer Hymnenbau* (Leipzig, 1908).

Pour les particularités du **Dialecte homérique**, *ionien* qui semble s'être substitué peu à peu à des formes plus anciennes qu'on appelle *éoliennes* et dont il reste de nombreuses traces ainsi que du *digamma* (introduit d'abord dans le texte hom. par Bekker, 1840), une consonne à valeur de W qui existait dans le grec primitif, il faut renvoyer à **Nazari**, *Dialetto omerico* (Turin, 1904), **Bechtel**, *Die Vocalcontraction bei Homer* (Halle, 1908), aux traités généraux de dialectologie grecque, surtout celui d'**Ahrens** refondu dans deux ouvrages de **Meister** et d'**Hoffmann**, *Die Griechischen Dialekte* (Gœttingue, 1881-98) et signaler les curieuses tentatives faites par **Fick** pour restituer Homère sous la forme éolienne supposée primitive (*Odyssée*, 1883, *Iliade*, 1885, Gœttingue).

En outre de la grammaire et de la dialectologie, l'étude de la langue homérique comprend 1°) *la collection de tous les emplois d'un même mot ;* 2°) *la recherche de l'étymologie de ce mot.* Au premier besoin correspondent les *Lexiques* et les *Concordances*. Le seul ouvrage français de ce genre, le *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*, de N. Theil et Hallez-d'Arros (Paris, 1841), n'a plus qu'un intérêt rétrospectif. Parmi les ouvrages allemands, le *Schulwœrterbuch zu den Homerischen Gedichten* d'Autenrieth, bien que réédité dix fois de 1872 à 1904 (Leipzig, Teubner), est resté très médiocre. Le *Schulwœrterbuch* de **H. Ebeling** n'est guère meilleur (Leipzig, 1860), mais le grand ouvrage dont il est l'abrégé, le *Lexicon Homericum* (Leipzig, 1871-75), reste fondamental. Parmi les Concordances, l'*Index Homericus* de Seber (Oxford, 1780), repris en 2 vol. par Prendergast pour l'*Iliade* (Londres, 1875) et par Dunbar pour l'*Odyssée* (Oxford, 1880), n'a été remplacé qu'en 1891 par l'*Index Homericus* de **Gehring** (Leipzig, Teubner) qui ne rend pas inutile le *Parallel-Homer* de **E. Schmidt** (Gœttingue, 1886).

Une fois tous les exemples d'un même mot catalogués, il s'agit d'en discerner le sens exact, tâche d'autant plus difficile que, d'abord, étant donnée la longue élaboration des poèmes homériques, un même mot peut y être pris dans des acceptions différentes, et que, en second lieu, l'on ne peut comparer ces mots, antérieurement qu'à leurs étymologies souvent douteuses, postérieurement qu'à des morceaux épiques, lyriques ou dramatiques de dates plus ou moins éloignées. De là, la difficulté particulière de la **Sémasiologie homérique**, science encore très peu avancée dont on peut trouver une idée générale dans l'*Essai de Sémantique* de **M. Bréal** (3e éd., 1904, Hachette). Outre les *Dictionnaires Etymologiques grecs* de G. Curtius (5e éd., Leipzig, 1879), L. Meyer (Leipzig, 1901-2) et W. Prellwitz (2e éd., Gœttingue, 1905) et les *indices* des revues spéciales comme les *Beiträge zur Kunde der indogermanischen Sprachen*, les *Indogermanische Forschungen* et les *Mémoires de la Société de Linguistique*, on ne peut citer que les additions au *Lexilogus* de **Buttmann** (Berlin, 1825-37) que **M. Bréal** a publiées pour la plupart dans les *Mémoires* de cette Société et réunies à la fin de son dernier livre : *Pour mieux connaître Homère*

(1906, pp. 133-309) et quelques dissertations où les questions sémasiologiques trouvent une place importante comme Hartel, *Homerische Studien* (Vienne, 1871-5), G. Schulze, *Quæstiones epicæ* (Gütersloh, 1892), J. Weck, *Homerische Probleme* (Metz, 1896), les *Homerica* de Th. Leyden Agar (Oxford, 1908), ceux de Cobet dans ses *Miscellanea critica* (Leyde, 1876) et de van Leeuwen dans le périodique hollandais *Mnemosyne*, 1880 et suiv. Le collaborateur de van Leeuwen, **Mendes da Costa**, a réuni une importante collection d'étymologies dans son *Index etymologicus dictionis homericæ* (Leyde, 1905).

OUVRAGES GÉNÉRAUX DE CRITIQUE HOMÉRIQUE

Sous cette rubrique, on indiquera d'abord les ouvrages dont l'influence a été la plus grande dans l'**Histoire de la critique homérique** et dont il importe de connaître les noms, bien que ce qu'il y ait d'outré dans leurs théories soit depuis longtemps condamné et éliminé; en même temps ce qu'il y avait de durable dans leur œuvre devenait pour ainsi dire le fond solide des ouvrages généraux plus récents que l'on énumérera ensuite et qui doivent constituer comme autant d'**Introductions aux études homériques**.

Dans ses *Prolegomena ad Homerum sive de Operum Homericorum prisca et genuina Forma variisque Mutationibus* (Halle, 1795 ; 3e éd. en 1884; traduction allemande dans l'*Universal-Bibliothek* de Reclam), Fred.-Aug. **Wolf** (1759-1824) retraçait l'histoire des poèmes homériques de 950 environ, qui serait la date du plein épanouissement de l'épopée ionienne, à 550 environ, où Pisistrate aurait fait consigner pour la première fois par écrit les poèmes homériques jusque-là transmis par la seule tradition orale. Ainsi, transformés et déformés jusqu'à cette date par la libre invention des *aèdes*, diversement combinés par les *rhapsodes*, enfin, après 550, modifiés encore par les *diaskeuastes*, les chants de l'Iliade et de l'Odyssée tels que nous les avons seraient loin d'être l'œuvre d'un poète unique. Ils se seraient développés spontanément avant d'être rassemblés par un rhapsode de génie, qui serait Homère, dont l'œuvre aurait été remaniée et complétée par les Homérides, ses descendants. Ces idées révolutionnaires qui mettaient pour la première fois en doute sérieux l'unité et la contemporanéité des poèmes homériques et la conception classique de l'Aveugle de Chios (sur sa légende, Hoffmann,

Homeros and die Homeriden, 1856), n'avaient trouvé aucun écho quand elles avaient été exprimées par l'abbé d'**Aubignac** dès 1664, le Hollandais **Perizonius** en 1684, l'Italien **Vico** en 1730, les Anglais **Bentley** en 1713 et **R. Wood** en 1769, le Danois **Zoëga** en 1788. Reprises et développées par **Wolf**, elles suscitèrent d'ardentes polémiques, dont l'histoire détaillée a été faite par **R. Volkmann**, *Geschichte und Kritik der Wolfschen Prolegomena* (Leipzig, 1874). Ce n'est pas seulement que Wolf sut mettre en lumière les rares textes qui montrent dès l'antiquité une école de critiques contestant que l'Iliade et l'Odyssée fussent du même auteur (Sénèque, *De Brev. Vitæ*, 13; *Schol. ad Il.*, XII, 45) et décomposant Homère en plusieurs aèdes, auteurs de chants indépendants, transmis oralement jusqu'à ce que Pisistrate les ait fait réunir et expliquant ainsi les nombreuses contradictions et incohérences qu'Aristarque préférait mettre au compte d'interpolateurs (Cicéron, *De or.*, III, 34; Pausanias, VII, 26; Josèphe, *In Ap.*, I, 2); c'est surtout que les théories de Wolf s'accordaient avec celles que le mouvement romantique, qui commençait dès lors en Allemagne avec Herder et Schlegel, s'efforçait de fonder sur une étude, aussi enthousiaste que hâtive, des épopées celtique, française, germanique, scandinave, finnoise, indienne. Convaincus que l'Epopée était fille de la Nature et non de l'Art, œuvre spontanée et collective du génie national à l'aube imprécise encore et déjà resplendissante de chaque peuple, les Romantiques devaient conclure à l'origine impersonnelle et multiforme des poèmes homériques. L'*Iliade* fut divisée en un nombre variable de lais primitifs. 18 pour **Lachmann**, *Betrachtungen über Homers Ilias*, 1835 ; 3e éd. (1874, Berlin), 16 pour **Koechly** (*Iliadis Carmina XVI restituta*, Zurich, 1861), 40 pour **W. Christ** (*Prolegomena* de son éd. de 1884 et *Homer and Homeriden*, Leipzig, 1886). Pour Homère, on hésite à en faire : 1° le nom collectif de toute une école de poètes, notamment les Homérides de Chios (**Lauer**, *Gesch. der Hom. Poesie*, Berlin, 1850); 2°, ce que développe surtout **G.-W. Nitzsch** (*De Historia Homeri*, Hanovre, 1830-39; puis, [après les documents fournis par **G. Welcker** qui réunit le premier tout ce qui subsiste des poèmes épiques autres que ceux d'Homère et d'Hésiode, *Der Epische Cyclus*, Bonn, 1835-49 *Sagenpoesie der Griechen*, Brunswick, 1852; *Geschichte der Epischen Poesie*, Leipzig, 1862), le premier aède qui réunit les chants jusque-là épars; 3°, notamment avec **Heyne** (*Ilias*, 1802) et **G. Hermann** (*Hymnes*, 1806; *Opuscula*, V, p. 52, 1834; VI, p. 70, 1835 ; VIII, p. 11, 1840)

l'auteur du noyau primitif de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est cette dernière théorie qui l'emporte bientôt, notamment dans les *Histoires de la littérature grecque* d'Ottfried Müller (1842; trad. française, 1865), Bernhardy (1836, 5 éd., 1892), Bergk (1872) et Christ (1895) et qui fit succéder à la minutieuse recherche des discordances et incompatibilités présentées par les diverses parties des poèmes homériques, la non moins féconde recherche des indices pouvant suggérer *l'ordre* chronologique dans lequel ces diverses parties s'étaient agrégées autour du noyau primitif, *Ur-Ilias* et *Ur-Odyssee*. D'autre part, les travaux cités de Welcker et de Nitzsch faisaient connaître le *Cycle Epique* qui, postérieurement à l'*Iliade*, s'était constitué en une quinzaine de poèmes dont 8 formaient le *cycle troyen* : ces poèmes ayant été composés entre 776 et 566 par des aèdes ioniens travaillant sur des chants antérieurs, on a pu conjecturer qu'il en a été de même de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* au début du VIIIe s. (Cf. Monro, *Journal of Hell. Studies*, 1883-4; Allen, *Classical Quarterly*, 1907-8).

Ainsi, pour l'*Iliade*, l'historien anglais **G. Grote** (*Greek History*, chap. XXI, 1846; trad. française, 1864), dont la théorie esquissée par **H. Düntzer** (*Homer und der epische Kyklos*, 1839) et complétée par **W. Geddes** (*The Problem of the Homeric Poems*, Londres, 1878), a été généralement admise, considère une *Achilléide* (chants I, VIII, XI-XXII) comme le poème primitif attribuable à un Homère, poème dans lequel on aurait introduit les autres chants pour en faire une *Iliade*. De même, pour l'*Odyssée*, **Bekker** (éd. de l'*Odyssée*, 1858, et *Homerische Blätter*, 1863-72) et **Kirchoff** (éd. de l'*Odyssée*, 1859; 2e éd., 1879, et *Gesammelte Aufsätze*, Berlin, 1869), y ont reconnu une partie essentielle, le *Nostos* (chants V, VI, VII, VIII, IX, XI, XII), racontant les aventures d'Ulysse pendant son retour, à laquelle on aurait ajouté, d'une part une *Télémachie* narrant les aventures de Télémaque à la recherche de son père, d'autre part une *Mnestérophonie*, récit de la vengeance exercée par Ulysse sur les Prétendants.

A l'exception de certains champions attardés de l'unité homérique, comme Gladstone (*Studies on Homer*, 1868, *Landmarks of Homeric Study*, 1870), G. Bertrin (*la Question homérique*, Paris, 1897), V. Terret (*Homère*, Paris, 1899), les résultats d'un demi-siècle de critique pénétrante ne sont pas restés inutiles. En France notamment, si les deux auteurs que l'on vient de mentionner se refusent, à la suite de **Pierron**, de **Thurot** et de **E. Havet** (1843), à toute concession à la thèse Wolfienne, elle fut adoptée avec enthousiasme par **Dugas-Montbel** en tête de sa traduction de l'*Iliade* (1828-34) et par **Guigniaut** en tête du *Dictionnaire d'Homère* de Theil (1841), professée avec plus de critique dans les cours de **Fauriel** et d'**Egger** (entre 1835 et 1860) et accueillie non sans réserves par Burnouf (*Revue des Deux-Mondes*, 1866), par Mérimée (*Mélanges historiques*, 1855), par Sainte-Beuve (*Association des Et. grecques*, 1869), par Renan (*Origine du Langage*, p. 22). Cependant, à partir de 1880, sous l'action des découvertes mycéniennes, la critique homérique commence à se modifier profondément. Sans aborder ici cette dernière phase de son histoire, dont nous donnons plus loin la bibliographie, indiquons seulement les principales œuvres qui, tout en tenant plus ou moins compte des éléments nouveaux fournis par l'archéologie, développent, précisent ou résument les conclusions antérieures de la critique purement littéraire et philologique qui forme la première phase de la controverse homérique. On peut y distinguer le courant qui porte à morceler encore davantage les poèmes homériques comme *Homer und die altionische Elegie* de **D. Mülder** (Hanovre, 1906), les *Studien zur Ilias* de **C. Robert** (Berlin, 1901) ou les *Quellen der Odyssee* d'**O. Seeck** (Berlin, 1887) et le courant plus conservateur qui tend à restreindre le morcellement à certains groupes compacts avec **Kayser**, *Homerische Abhandlungen* (Leipzig, 1881), en s'appuyant sur de fines explications des inconsistances de détail comme celles que fournissent **Rothe**, *Die Bedeutung der Hom. Wiederholungen und Widersprüche* (Leipzig, 1890-4) et **Zielinski**, *Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos* (Leipzig, 1901), contre la vieille théorie des répétitions et contradictions interprétées comme autant d'interpolations encore soutenue par **E. Kammer**, *Die Einheit der Od.* (1873), *Æsthetischer Kommentar zur Ilias* (1901) et **F. Blass**, *Die interpolationen in der Odyssee*, 1904, Halle).

Parmi les ouvrages d'ensemble citons, en allemand :

Wilamowitz-Moellendorff, *Homerische Untersuchungen* (Berlin, 1884); **B. Niese**, *Die Entwicklung der Homerischen Poesie* (Berlin, 1882); **P. Cauer**, *Grundfragen der Homerkritik* (Berlin, 1895); **J. Erhardt**, *Die Entstehung der Homerischen Gedichte* (Leipzig, 1894); **N. Wecklein**, *Studien zur Ilias* (Halle, 1905); **H. Grimm**, *Homers Ilias* (1890; 2e éd. 1901, Berlin); l'ingénieux aperçu de **E. Drerup**, *Homer* (Munich, 1903) et l'excellent résumé de **G. Finsler**, *Homer* (Leipzig, 1908), enfin le chapitre sur Homère de la

l'auteur du noyau primitif de l'Iliade et de l'Odyssée. C'est cette dernière théorie qui l'emporte bientôt, notamment dans les *Histoires de la littérature grecque* d'Ottfried Müller (1842; trad. française, 1865), Bernhardy (1836, 5 éd., 1892), Bergk (1872) et Christ (1895) et qui fit succéder à la minutieuse recherche des discordances et incompatibilités présentées par les diverses parties des poèmes homériques, la non moins féconde recherche des indices pouvant suggérer *l'ordre* chronologique dans lequel ces diverses parties s'étaient agrégées autour du noyau primitif, *Ur-Ilias* et *Ur-Odyssee*. D'autre part, les travaux cités de Welcker et de Nitzsch faisaient connaître le *Cycle Epique* qui, postérieurement à l'*Iliade*, s'était constitué en une quinzaine de poèmes dont 8 formaient le *cycle troyen* : ces poèmes ayant été composés entre 776 et 566 par des aèdes ioniens travaillant sur des chants antérieurs, on a pu conjecturer qu'il en a été de même de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* au début du VIIIe s. (Cf. Monro, *Journal of Hell. Studies*, 1883-4; Allen, *Classical Quarterly*, 1907-8).

Ainsi, pour l'*Iliade*, l'historien anglais **G. Grote** (*Greek History*, chap. XXI, 1846; trad. française, 1864), dont la théorie esquissée par **H. Düntzer** (*Homer und der epische Kyklos*, 1839) et complétée par **W. Geddes** (*The Problem of the Homeric Poems*, Londres, 1878), a été généralement admise, considère une *Achilléide* (chants I, VIII, XI-XXII) comme le poème primitif attribuable à un Homère, poème dans lequel on aurait introduit les autres chants pour en faire une *Iliade*. De même, pour l'*Odyssée*, **Bekker** (éd. de l'*Odyssée*, 1858, et *Homerische Blätter*, 1863-72) et **Kirchoff** (éd. de l'*Odyssée*, 1859; 2e éd., 1879, et *Gesammelte Aufsätze*, Berlin, 1869), y ont reconnu une partie essentielle, le *Nostos* (chants V, VI, VII, VIII, IX, XI, XII), racontant les aventures d'Ulysse pendant son retour, à laquelle on aurait ajouté, d'une part une *Télémachie* narrant les aventures de Télémaque à la recherche de son père, d autre part une *Mnestérophonie*, récit de la vengeance exercée par Ulysse sur les Prétendants.

A l'exception de certains champions attardés de l'unité homérique, comme Gladstone (*Studies on Homer*, 1868, *Landmarks of Homeric Study*, 1870), G. Bertrin (*la Question homérique*, Paris, 1897), V. Terret (*Homère*, Paris, 1899), les résultats d'un demi-siècle de critique pénétrante ne sont pas restés inutiles. En France notamment, si les deux auteurs que l'on vient de mentionner se refusent, à la suite de **Pierron**, de **Thurot** et de **E. Havet** (1843), à toute concession à la thèse Wolfienne, elle fut adoptée avec enthousiasme par

Dugas-Montbel en tête de sa traduction de l'*Iliade* (1828-34) et par **Guigniaut** en tête du *Dictionnaire d'Homère* de Theil (1841), professée avec plus de critique dans les cours de **Fauriel** et d'**Egger** (entre 1835 et 1860) et accueillie non sans réserves par Burnouf (*Revue des Deux-Mondes*, 1866), par Mérimée (*Mélanges historiques*, 1855), par Sainte-Beuve (*Association des Et. grecques*, 1869), par Renan (*Origine du Langage*, p. 22). Cependant, à partir de 1880, sous l'action des découvertes mycéniennes, la critique homérique commence à se modifier profondément. Sans aborder ici cette dernière phase de son histoire, dont nous donnons plus loin la bibliographie, indiquons seulement les principales œuvres qui, tout en tenant plus ou moins compte des éléments nouveaux fournis par l'archéologie, développent, précisent ou résument les conclusions antérieures de la critique purement littéraire et philologique qui forme la première phase de la controverse homérique. On peut y distinguer le courant qui porte à morceler encore davantage les poèmes homériques comme *Homer und die altionische Elegie* de **D. Mülder** (Hanovre, 1906), les *Studien zur Ilias* de **C. Robert** (Berlin, 1901) ou les *Quellen der Odyssee* d'**O. Seeck** (Berlin, 1887) et le courant plus conservateur qui tend à restreindre le morcellement à certains groupes compacts avec **Kayser**, *Homerische Abhandlungen* (Leipzig, 1881), en s'appuyant sur de fines explications des inconsistances de détail comme celles que fournissent **Rothe**, *Die Bedeutung der Hom. Wiederholungen und Widersprüche* (Leipzig, 1890-4) et **Zielinski**, *Die Behandlung gleichzeitiger Ereignisse im antiken Epos* (Leipzig, 1901), contre la vieille théorie des répétitions et contradictions interprétées comme autant d'interpolations encore soutenue par **E. Kammer**, *Die Einheit der Od.* (1873), *Æsthetischer Kommentar zur Ilias* (1901) et **F. Blass**, *Die interpolationen in der Odyssee*, 1904, Halle).

Parmi les ouvrages d'ensemble citons, en allemand :

Wilamowitz-Moellendorff, *Homerische Untersuchungen* (Berlin, 1884); **B. Niese**, *Die Entwicklung der Homerischen Poesie* (Berlin, 1882); **P. Cauer**, *Grundfragen der Homerkritik* (Berlin, 1895); **J. Erhardt**, *Die Entstehung der Homerischen Gedichte* (Leipzig, 1894); **N. Wecklein**, *Studien zur Ilias* (Halle, 1905); **H. Grimm**, *Homers Ilias* (1890; 2e éd. 1901, Berlin); l'ingénieux aperçu de **E. Drerup**, *Homer* (Munich, 1903) et l'excellent résumé de **G. Finsler**, *Homer* (Leipzig, 1908), enfin le chapitre sur Homère de la

Griechische Litteraturgesch., de **W. Christ** (5e éd., Munich, 1908).

En anglais, les deux volumes d'**Andrew Lang,** *Homer and the Epic* (Londres, 1893) et *Homer and his Age* (Londres, 1906), les *Greek Litterature* de **Mahaffy** (1890), de **Jevons** (1893) et de **Gilbert Murray** (1894); de ce dernier auteur, *The Rise of the Greek Epic* (Londres, 1907) et les deux excellents aperçus d'ensemble de Sir Richard **Jebb,** *Introduction to Homer* (7e éd., Glasgow, 1905) et de **H. Browne,** *Handbook of Homeric Study* (Londres, 1905).

En français, avant tout, les 436 p. que **M. Croiset** a consacrées à l'Epopée homérique en tête de la magistrale *Histoire de la Littérature Grecque* de A. et M. Croiset (1er vol, 2e éd., 1896); secondairement **A. Bougot,** *Etude sur l'Iliade d'Homère*, Paris, 1888); en dernier lieu **V Bérard,** *les Pheniciens et l'Odyssée* (2 vol. Paris, 1902-3) et **H. Bréal,** *Pour mieux connaître Homère* (Paris, 1906). Sur l'ouvrage de H. Bréal on lira avec profit les observations de M. Croiset, *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1907, et de G. Perrot, *Journal des Savants*, 1907, p. 500 : sur celui de V. Bérard, G. Perrot, *Journal des Savants*, 1905, pp. 177, 245, et A. J.-Reinach, *les Essais*, mai et juin 1904; voir aussi, de G. Perrot, un article sur l'Homère de M. Croiset, *Revue des Deux Mondes*, 1er déc. 1887 et, sur le même ouvrage, Jules Girard, *Journal des Savants*, 1889, pp. 157, 428, 705; 1890, p. 97. Parmi les autres études parues dans des périodiques français, il faut mettre à part, Paul Girard, *Comment a dû se former l'Iliade* (*Revue des Etudes grecques*, 1902).

Avec M. Bréal en France, A. Lang en Angleterre, W. Christ et G. Finsler en Allemagne, s'est prononcé un retour notable vers la conception de l'unité de composition des poèmes homériques dont on fait descendre l'auteur jusqu'au VIIe s., où Kirchoff plaçait la rédaction définitive de l'*Odyssée*, même au VIe s., — sans prendre garde qu'on se rapproche singulièrement du fameux paradoxe soutenu en 1866 par l'Anglais Paley, qui mettait au Ve s un Homère, simple compilateur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée!* De fait, il ne paraît pas possible de faire descendre la fixation des poèmes homériques à peu près dans l'état où nous les possédons plus bas que le VIIIe s.; et cette fixation peut, pour l'*Iliade* et pour l'*Odyssée*, avoir été l'œuvre d'un seul et même poète. Si ce n'est là toujours qu'une possibilité, une double certitude peut se dégager de l'étude littéraire de l'Epopée: elle a été achevée au milieu de la civilisation déjà raffinée de l'Eolide et de l'Ionie avec des archaïsmes voulus et des formules de tradition; cette tradition épique pouvait être vieille de cinq ou six siècles, remontant jusqu'aux cantilènes qui chantaient les exploits des premiers héros. Au sein de cette immense matière épique, les morceaux qui devaient venir se joindre et se souder pour former l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient, à l'origine, très éloignés dans le temps et dans l'espace. Et, si l'on peut admettre qu'un Homère ait donné une forme définitive aux deux poèmes, son œuvre d'unification, — dont les défauts sont aussi manifestes à l'analyse qu'ils importent peu à l'incomparable splendeur de l'ensemble, — a été précédée plutôt que suivie par le travail des nombreux aèdes auxquels il est peut-être préférable de laisser le nom collectif d'Homère.

II. — LA QUESTION HOMÉRIQUE

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

On sait que les découvertes de **Schliemann** ont, il y a trente ans, révélé cette *civilisation mycénienne qui forme comme le fond de l'épopée homérique.* Aux ouvrages de Schliemann traduits en français, *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* (Paris, 1869), *Mycènes* (1879), *Tirynthe* (1886), *Ilios* (1889), il faut ajouter les travaux complémentaires de **Schuchardt,** *Schliemanns Ausgrabungen* (1890; trad. anglaise de Leaf et Doerpfeld), de **Doerpfeld,** *Troja und Ilios* (2 vol., 1902), de Bulle, *Orchomenos* (Leipzig, 1907-8), de **Tsountas,** *Mycènes* (en grec, 1899). Ce dernier ouvrage, refondu en anglais par A. Manatt, a paru à Londres (1897) sous le titre de *The Mycenean Age.* C'est le meilleur résumé de ces découvertes dont on trouvera tout le détail dans les t. VI et VII de l'*Histoire de l'Art dans l'Antiquité* de **Georges Perrot:** *La Grèce primitive*, l'*Art Mycénien* (Paris, 1894), *La Grèce de l'Epopée* (1899). Depuis une dizaine d'années, les découvertes du savant anglais **A.-J. Evans** à Knossos, et celles de la mission italienne de M. **Halbherr** à Phaestos, bientôt suivies de toute une série d'explorations parallèles, ont ajouté des éléments essentiels à la question en nous montrant en Crète le premier foyer où se développe, de 2500 environ à 1500, une civilisation qu'on appelle *minoenne* d'après le roi Minos auquel des récits antiques qui semblent de moins

en moins légendaires attribuent l'établissement d'une hégémonie crétoise dans l'Archipel. Cette civilisation *minoenne* marquerait l'apogée et le cœur de la civilisation dite *égéenne* parce qu'elle se retrouve, plus ou moins avancée, dans toutes les îles de la mer Egée, et dont la civilisation proprement *mycénienne* serait l'épanouissement dans la Grèce continentale du XVIe au XIIe siècle environ. Les découvertes ne se bornent pas à préciser et à compléter ce qu'avaient appris les fouilles de Schliemann sur le fond *réel et matériel* des poèmes homériques; elles montrent aussi que bon nombre des légendes rapportées par Homère remontent à des traditions égéennes plus ou moins défigurées par les *Achéens*, qui apparaissent en conquérants dans le monde égéen au XIIIe s. et figurent dans l'Epopée comme les héritiers des fondateurs de Knossos, Mycènes, Sparte ou Orchomène. Pour le détail de ces découvertes crétoises, voir les articles de S. Reinach, *l'Anthropologie*, 1901-1904, et *Gazette des Beaux-Arts*, 1900-1905; E. Pottier, *Revue de Paris*, 1902; *Bulletin de Corr. Hellénique*, 1907; R. Dussaud, *Gazette*, 1907; *Revue de l'Ecole d'Anthropologie*, 1906-7, et *Revue de l'histoire des Religions*, 1905; pour la dernière période des fouilles, 1905-8, et les premiers essais de synthèse (Burrows, Mosso, Lagrange), cf. A. J.-Reinach, *Revue des Etudes Ethnographiques et Sociologiques*, 1908, pp. 106, 179, 300, 350, 440; *Revue archéologique*, 1908, II, pp. 143, 300; *l'Anthropologie*, 1909 (étude d'ensemble en préparation).

Quel que soit l'intérêt de ces trouvailles crétoises pour l'étude des *realia* homériques, elles sont encore trop récentes pour avoir été mises en œuvre dans cette étude. Jusqu'aux découvertes de Schliemann, on ne disposait que des textes homériques eux-mêmes et de leurs scholiastes pour reconstituer l'état social, la vie publique et privée que décrit l'Epopée. Tous les renseignements qu'il était possible de recueillir ainsi ont été groupés et classés par **Buchholz**, *Die Homerische Realien* (2 vol. Leipzig, 1873-1885), ouvrage encore précieux aujourd'hui comme répertoire des textes. Déjà indiquée et souvent exagérée par Schliemann qu'animait l'espoir de démontrer jusqu'en leurs moindres détails la véracité des données homériques, l'application à l'Epopée des découvertes mycéniennes a permis en 1887 à Wolfgang **Helbig** de tracer un tableau tout nouveau de la civilisation matérielle de l'Iliade et de l'Odyssée. Son ouvrage a été traduit en français sur la 2e éd. (1887) par Fl. Trawinski sous le titre : *l'Epopée homérique expliquée d'après les monuments* (architecture, mobilier, costume, parure, armement, ustensiles, art), Paris, 1894. Depuis, M. Helbig prépare, par une série d'études de détail, une refonte complète de son ouvrage. Avant de passer en revue les principaux travaux de M. Helbig et de ses nombreux émules sur les plus importantes des questions soulevées, il faut indiquer comment se pose le problème général de l'application des documents archéologiques aux textes homériques. Le seul ouvrage d'ensemble paru, depuis celui d'Helbig, sur la civilisation homérique, **Th. Day Seymour**, *Life in the Homeric Age* (New-York, 1907), très clair et très commode pour tout ce qui touche à l'interprétation des *realia*, est singulièrement insuffisant sur le problème même auquel est subordonnée l'explication des textes par les monuments.

Pendant les découvertes de Schliemann et dans les dix années qui suivirent, les savants se divisèrent à cet égard en deux écoles : la plupart refusaient de voir aucun rapport entre les monuments et les textes; un petit nombre prétendaient que toutes les descriptions d'Homère s'appliquaient exactement aux nouvelles trouvailles. Peu à peu, à partir de 1890, du conflit de ces deux systèmes qui généralisaient à tort la part de vérité qu'ils contenaient l'un et l'autre, s'est formée une théorie moyenne qu'on peut formuler comme il suit : les poèmes homériques contiennent, plus ou moins étroitement fondus : 1°) des textes qui correspondent aux monuments révélés par les fouilles de Troade, de Crète, des Cyclades, de Mycènes, monuments qui, eux-mêmes, se répartissent de l'empire d'un Minos (v. 1800) au temps de l'hégémonie d'un Agamemnon (v. 1200); 2° des textes qui répondent à l'état de civilisation plus récent encore qui, au lendemain de l'invasion de la Grèce par les Doriens (v. 1000), se concentra, avec les Achéens eux-mêmes, dans les îles et sur les côtes asiatiques où, au contact des populations indigènes, va s'élaborer la culture éolo-ionienne. Comme chacun de ces groupes de textes homériques peut se subdiviser lui-même en plusieurs séries, comme, entre toutes ces séries chronologiquement disposées, les solutions de continuité n'apparaissent qu'exceptionnellement, on s'est vu amené à la notion essentielle de l'*évolution homérique*.

A la fin de l'époque mycénienne, les principaux épisodes de la future Epopée étaient déjà constitués sous quelque forme que ce soit; les mœurs contemporaines qui y étaient dépeintes furent maintenues par la force de la tradition et imitées dans toutes les transformations et additions imposées aux morceaux primitifs. Mais, malgré l'effort fait pour conserver à

tous les nouveaux morceaux épiques cette couleur primitive devenue conventionnelle, à mesure que l'on s'éloignait de l'époque mycénienne, le souvenir ainsi que la compréhension de ces mœurs et coutumes s'affaiblissaient de plus en plus; en même temps, les usages nouveaux envahissaient de toutes parts, tant par l'introduction dans la matière épique d'épisodes de récente invention que par l'adaptation au goût du jour de tout ce qui, dans les anciens épisodes, offusquait le plus les idées et les coutumes nouvelles. Dans ces conditions, il ne serait rien resté au VIIIe siècle de certains morceaux vieux alors de cinq ou six siècles, si l'antiquité même de ces morceaux ne les avait conservés intacts dans leur forme consacrée. Bien plus, les antiques traditions dont ils étaient comme les témoins ne cessant jamais d'imposer aux aèdes certaines formes traditionnelles et certaines expressions stéréotypées, il en résulte que les morceaux les plus récents peuvent présenter par endroits l'archaïsme des morceaux les plus antiques qu'ils encadrent, tandis que les morceaux les plus anciens peuvent comporter, à côté d'un noyau immuable, des additions et des modifications d'époques plus récentes. De là, la complexité de cette *évolution homérique*, théorie incontestable en son principe, mais d'application infiniment délicate. De là aussi, la multiplicité des travaux soulevés par chacune des questions particulières où il est possible, par les recherches les plus minutieuses, d'observer cette évolution. Dans les indications succinctes tirées ci-dessous de l'énorme bibliographie que comporte chacune de ces questions, l'on ne citera autant que possible que les travaux, encore rares, qui s'inspirent plus ou moins de la théorie que l'on vient d'exposer et qui doit dominer les recherches à venir.

Sur *les traditions historiques relatives à la guerre de Troie et aux événements contemporains*, les chapitres afférents de l'*Histoire Grecque* de **Curtius** (Paris, 1883; 6e éd. all. 1886), de la *History of Greece* de **Grote** (Londres, 1846; trad. franç., 1864), de la *Griechische Geschichte* de **Busolt** (2e éd., 1893, Gotha) et de celle de **Beloch** (Strasbourg, 1893), de la *Geschichte des Alterthums* d'**Ed. Meyer** (Stuttgart, 2e éd., 1895). Deux ouvrages spéciaux ont été récemment consacrés aux origines de la Grèce : **W. Ridgeway**, *The Early Age of Greece* (Cambridge, 1901), **H.-R. Hall**, *The oldest Civilisation of Greece* (Londres, 1901). Tandis que Ridgeway insiste sur les analogies présentées par les Achéens avec les Celtes (analogies déjà indiquées par d'Arbois de Jubainville, *La Civilisation des Celtes et celle de l'Epopée homérique*, Paris, 1899, qui ne va pas jusqu'à conclure à l'étroite parenté ethnique supposée par Ridgeway) et les Ombriens (sur les rapports entre le monde mycénien et l'Italie, B. Modestov, *Introduction à l'histoire romaine*, Paris, 1907), Hall insiste sur les analogies et influences égyptiennes présentées par les Mycéniens (dont W. M. Müller a étudié particulièrement les représentations sur les monuments égyptiens, *Asien und Europa*, Leipzig, 1893, et *Neue Darstellungen Mykenischer Gesandten*, 1904, Berlin), et **Helbig** (*Sur la question Mycénienne*, Paris, 1896) sur les caractères phéniciens de l'art égéen, tandis que **Milchoefer**, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland* (Leipzig, 1883) et **S. Reinach** (art. de la *Revue Archéologique* depuis 1884 ; surtout ceux réunis dans les 2 vol. des *Chroniques d'Orient*, 1891-6) insistaient sur l'indépendance de cet art et son rayonnement tant vers l'Occident que vers l'Orient, théorie à laquelle, depuis vingt ans, les fouilles n'ont pas cessé d'apporter des arguments nouveaux. D'une manière générale, on admet que les Egéo-Crétois n'appartiennent pas à la race aryenne, mais sont apparentés aux différents peuples primitifs du bassin de la Méditerranée, tels que Libyens et Ligures ; les Achéens, qui, à partir du XIIIe s., ont conquis le monde égéen et assimilé en partie sa civilisation, appartiendraient au premier ban des migrations aryennes, particulièrement apparentés aux Celtes et aux Ombriens ; les Doriens, qui envahissent vers le XIe s. la Grèce achéenne et achèvent d'y détruire la civilisation mycénienne, appartiendraient à un second ban aryen, plus voisin des Illyriens et des Thraco-Phrygiens ; devant cette invasion, les Achéens auraient achevé d'emporter les éléments les plus précieux de leur civilisation dans leurs colonies des Iles et sur les côtes d'Asie : du mélange fécond qui s'y est opéré seraient nées les cultures éolienne, puis ionienne, qui ont donné leur forme définitive aux lais épiques emportés de Grèce. — Parmi les nombreux travaux de détail, **B. Niese**, *Der Schiffkatalog* (Kiel, 1873 ; cf. Nilsson, *Rheinishes Museum*, 1907), étudie de près le dénombrement des forces achéennes ; **A. della Seta**, *Rendiconti dei Lincei*, 1907, 133-211, essaie de montrer que les emplois des termes Achéens, Argiens et Danaens répondent à trois couches différentes de l'*Iliade*, ce que conteste **O. Zuretti**, *Rivista de Filologia*, 1908, 237-51 ; **Ed. Meyer**, *Gesch. des Troas* (1879), et Ed. **Thraemer**, *Pergamos* (Leipzig, 1888) étudient les légendes primitives de la région de Troie.

Sur *la réalité des données homériques relatives à la*

Troade et à Troie, qui serait la VIe des villes retrouvées sur le site, outre Schliemann et Perrot, voir **G. Sortais**, *Ilios et Iliade* (Paris, 1892), **Kluge** dans les *Fleckeisens Iahrbücher*, 1896; **Noack** dans les *Neue Iahrbücher*, 1898, 575; **Ludwig**, dans les *Berichte der Bœhmischen Gesellschaft*, 1898, 20; **C. Robert**, *Hermès*, 1907, 78; A. **Busse**, *Neue Iahrbücher*, 1907, 457.

Sur *la réalité des voyages et des descriptions de l'Odyssée*, que **K. Breusing**, *Die Irrfahrten des Odysseus* (Brême, 1889), n'avait admis qu'avec force réserves, on connaît le brillant plaidoyer de **V. Bérard**, *les Phéniciens et l'Odyssée* (Paris, 1902-3). A la suite des critiques indiquées plus haut (p. 74) on peut considérer comme acquis que des récits de marins sont à l'origine de la plupart des épisodes et que, sans qu'il y ait aucun besoin de supposer un périple phénicien, les aèdes connaissaient au moins par ouï-dire les lieux où ils plaçaient ces épisodes. Mais, ce qu'il faut ajouter, c'est que la localisation de la plupart des épisodes semble avoir varié, passant des mers orientales aux mers occidentales, reculant à mesure même que se déplaçait l'horizon de la marine grecque. Dans ces déplacements, les aèdes n'ont pas seulement gardé et fondu des traits divers dus aux localisations successives de chaque région, mais les récits des marins dont ils s'inspiraient, récits dominés par les superstitions et les contes ordinaires aux gens de mer, ont toujours prêté les traits irréels et fantastiques du folk-lore maritime au Paradis des Lotophages, à l'Ile Enchantée de Kirké ou de Kalypso, à la Roche séductrice des Sirènes, à la Roche maudite des Lestrygons, à l'Enfer Thesprote ou Cimmérien, etc. Ainsi, en chaque épisode géographique, on doit retrouver, à côté des éléments permanents qui ressortent au folk-lore, des traits superposés empruntés aux diverses régions où l'épisode a été successivement localisé : l'Enfer a pu voyager des marais du Bosphore cimmérien aux volcans de Campanie, Artakia des Lestrygons passer de Cyzique en Sardaigne, Kirké des bouches du Phase à celle du Tibre, les Symplégades des détroits du Pont à ceux de Sicile, Alybé des Chalybes du Caucase à ceux d'Espagne, par l'intermédiaire d'Alybas aux environs de Témésa en Grande Grèce confondue elle-même avec Tamasos de Chypre, etc. (sur cette conception que je compte reprendre en détail, voir mon esquisse dans *les Essais*, juin 1904). — En dehors des éditions commentées, on trouvera discutés les points les plus importants de la géographie homérique ainsi que de la cosmographie dans Bunbury, *History of ancient Geography* (Londres, 2 v. 1890), Berger, *Geschichte der Erdkunde der Griechen* (1887-93) et *Mythische Kosmographie* (1904; cf. mon c.-r. *Rev. de l'Hist. des Relig.*, 1905, 392) et Lang, *Untersuchungen z. Geographie der Od.* (Karlsruhe, 1905). En dehors de la question de la Troade, certains problèmes topographiques ont soulevé d'importantes discussions : pour la *Thessalie homérique :* T. W. Allen, *Classical Review*, XX, 197; pour l'Ithaque homérique que Doerpfeld placerait à Leucade, Doerpfeld, *Mélanges Perrot*, 1903, et *Leukas* (Athènes, 1905 et 1907), Goessler; *Leukos-Ithaka* (Stuttgart, 1904), Menge, *Ithaka* (Gutersloh, 1903); Draheim, *Die Ithaka-Frage* (Berlin, 1903); Marées, *Neue Iahrbücher*, 1903, 233, Vollgraff, *ibid.*, 1907, 618; Bethe, *Rhein. Museum*, 1907, 326; Rothe, *Zeitschr. f. Gymnasialwesen*, 1907, 279; Goekoop, *Ithaque la Grande* (Athènes, 1908); si textes et fouilles paraissent donner tort à Doerpfeld sur ce point, comme le montrent les quatre derniers auteurs cités, l'exploration entreprise par lui près du Samikon semble donner raison aux déductions par lesquelles V. Bérard plaçait en ce point la Pylos de Nestor. — Pour les *Kimmériens* d'Homère et ceux de l'histoire, J.-B. Bury, *Klio*, 1906 ; pour la *Phéacie*, Ph. Champault, *Phéniciens et Grecs en Italie d'après l'Odyssée* (Paris, 1906), qui déplace les Phéaciens de Corfou à Ischia, et les analyses d'Eitrem, *Die Phaiakenepisode* (Christiania, 1904; cf. mes c.-r. *Rev. des Et. grecques*, 1904, 381 ; 1906, 323); Colardeau, *Annales de l'Université de Grenoble*, 1906; Mülder, *Philologus*, 1906, et Stürmer, *Zeitschr. Œsterrich. Gymnas.*, 1907, 481. — Pour l'*épisode de Kalypso*, contre l'interprétation de V. Bérard qui le place à Péréjil, voir M. Croiset, *C.-R. Acad. des Inscr.*, 1906. — Sur Circé localisée au Monte-Circeo, Th. Ashby, *Mélanges de Rome*, 1905. — Pour la *légende du Cyclope*, Colardeau, *Annales de l'Université de Grenoble*, 1906, et A. van Gennep, *Religions, Mœurs et Légendes*, 1908 (d'après Hackman, *Die Polyphemsage*, 1904). Ce dernier travail et le *Skylla* de Waser (1904) amènent à l'*étude des légendes populaires dans l'Odyssée* qui a été à peine ébauchée par Fr. Soltau, *Die Mythen in Homer* (Berlin, 1887), et J. Harrison, *The Myths of the Odyssey* (Londres, 1896). La part du folk-lore n'est généralement pas distinguée de celle de la religion proprement dite traitée dans les ouvrages suivants :

Sur l'*évolution des conceptions religieuses*, **Nægelsbach**, *Homerische Theologie* (3e ed., 1883, Nuremberg), n'a plus que la valeur d'une collection des textes; pour tout ce qui concerne les mythes et les dieux on trouvera les renseigne-

ments les plus complets dans **Gruppe** *Griechische Mythologie* (Munich, 1902-6); de même, pour les rites, dans **Stengel**, *Griechische Kultusalterthümer* (Munich, 1902). De l'énorme bibliographie, il suffit de signaler, d'une part l'interprétation météorologique conforme aux théories de Max-Müller développée notamment par H.-D. Müller, *Indogermanische Mythen* (Berlin ; 1887), et par A. Foresti, *Saggio sulle fonti della Epopea greca* (Bologne, 1889); d'autre part, s'appuyant sur la doctrine de R. Smith et de Frazer, les trois mémoires de **W. Reichel**, *Ueber Vorhellenische Goetterkulte* (Vienne, 1897) ; A. B. **Cook**, *Mycenian animal-worship* (Londres, 1898); A. J. **Evans**, *Mycenian tree and pillarcult* (Londres, 1901), qui ont les premiers tiré des monuments mycéniens et rapproché des textes homériques tout ce qui se rapporte aux cultes zoo, phyto, ou litho-lâtriques de la Grèce primitive. Pour le culte mycénien des armes, bipennes, égides, cf. **Dussaud**, *Revue de l'histoire des Religions*, 1905, et A. J.-**Reinach**, *ibid.*, 1909.

Pour les *conceptions homériques sur la mort et la survie*, des souvenirs de l'époque où l'on croyait que le mort continuait à vivre intact et immuable, enfermé dans une tombe spacieuse, se mêlent à ceux où on le brûle, à la fois pour empêcher son retour au milieu des vivants et pour l'envoyer dans l'Hadès, séjour commun des limbes, une discussion intéressante a eu lieu entre Ed. **Meyer**, dans *Hermès*, 1895, 241, A. **Dieterich**, *Nekyia* (1893), G. **Weicker**, *Der Seelenvogel* (1902), L. **Radermacher**, *Das Jenseits im Mythos der Hellehen* (1903), E. **Rohde**, *Rheiniches Museum*, 1895, 600, et *Psyche*, (2e éd. 1905), W. **Helbig**, *Nachrichten* de la Société de Goettingue, 1896, 247, *Sitzungs-Berichte* de l'Académie de Munich, 1900, 199; *Hermès*, 1908, 378, **Doerpfeld**, *Mélanges Nicole* (Genève, 1905), **Zehetmaier**, *Leichenverbrennung und Leichenbestattung im alten Hellas* (Leipzig, 1907). On trouvera la question reprise dans A.J.-**Reinach**, *Les Rites funéraires en Grèce, des origines à l'époque du Dipylon* (1909).

Pour la *constitution de la Société homérique*, que l'on voit évoluer du type familial où chaque père de famille domine en maître absolu au groupement des familles sous l'autorité d'un des chefs de famille qui préside à la guerre et à la justice, société qui se dissout enfin en une féodalité après les essais d'empire des Minos ou des Agamemnon, tous les textes sont discutés et toutes les références réunies par M. G. **Glotz**, *la Solidarité de la Famille dans le droit criminel en Grèce*

Paris, 1904). En dehors de cet ouvrage, le seul où l'on ait essayé de reconstituer l'évolution qui, dans les poèmes homériques, mène de la famille à la cité, on peut indiquer les descriptions assez superficielles de la société homérique données par Weissenborn, *Leben und Sitte bei Homer* (Leipzig, 1901), et par Keller, *Homeric Society* (New-York, 1902).

Pour les *différentes conceptions homériques de la royauté*, on peut voir, en outre, les deux études de L. Bréhier, *Revue historique*, 1904, t. 84-5, et de G. Finsler, *Neue Iahrbücher*, 1907, pp. 325, 396. — C'est en étudiant, non plus les fonctions, mais les *origines des chefs homériques*, que la nouvelle critique homérique a réalisé certains de ses résultats les plus remarquables. En examinant dans le détail les listes de leurs hauts faits et des adversaires tués par eux, *aristies* et *androktasies*, on a pu se convaincre qu'ils étaient presque tous originaires d'une région qui va de l'Epire à la Thessalie, de la Macédoine à la Béotie; que c'est là qu'ont eu lieu les querelles primitives entre Agamemnon d'Argos Pélasgique et Achille de Phtiotide, entre Hector le Thébain et Ajax le Locrien, etc. Dans une première période d'expansion, ces chefs achéens, avec les chants célébrant leurs exploits, sont venus s'installer sur les trônes mycéniens, Agamemnon à Mycènes, Ménélas à Sparte, Idoménée à Knossos, etc.; c'est alors que se superposent et que s'amalgament aux chants primitifs, ceux qui célèbrent les luttes soutenues par les héros achéens pour conquérir un trône et s'y maintenir contre les populations primitives, Ménélas en Laconie contre Paris-Alexandros, Idoménée en Crète contre Phaestos, Tlépolémos de Rhodes contre Sarpédon de Lycie, etc.; enfin, dans une dernière phase, tous ces chants viennent peu à peu se grouper autour de ceux qui célébraient les expéditions d'Achille et d'Ajax en Mysie (contre Teuthrania, Pédasos, Lyrnessos, Chrysé, Brisa), contre Troie surtout, un des épisodes de cette conquête de la Mer Egée par les Achéens, refoulés bientôt de Grèce par l'invasion dorienne, épisode dont des raisons encore inconnues firent comme le cœur de l'Epopée. Elle peut se décomposer ainsi en une série de querelles, *érides* ou *ménides*, des chefs achéens, soit entre eux, soit avec des étrangers de Grèce, des Iles ou d'Asie, ces chefs étant eux-mêmes moins des personnages réels que des ancêtres plus ou moins mythiques ou déjà divinisés : c'est autour de leurs exploits que venaient se cristalliser ceux de leurs descendants. Sur cette théorie, qui commence à s'esquisser, on peut voir H. D. **Müller**, *Historisch-Mythologische Untersuchungen* (Gœttingue, 1892) et, en général,

la 1re partie de la *Griechische Mythologie* de Gruppe; H. **Usener**, *Der Stoff des griechischen Epos* (Vienne, 1897); O **Crusius**, *Sagenverschiebungen* (Munich, 1906); W. **Meyer**, *De Homeri patronymicis* (Goettingue, 1907); P. **Girard**, *Revue des Etudes Grecques*, 1902; M **Croiset**, *Revue des Deux Mondes*, 1907; E. **Bethe**, dans les *Neue Jahrbücher*, 1901, 651, 1904, 1; P. Cauer, *ibid.*, 1902, 77. Sur Hector en particulier, **Dümmler**, appendice au *Kyréné* de Studniczka (Leipzig, 1890) et F. **Stæhlin**, *Das Hypoplakische Theben* (Munich, 1907); sur Achille, J. **Schultz**, *Das Lied vom Zorn Achills* (Berlin, 1901); sur le culte d'Enée et d'Ulysse en Arcadie et à Leucade-Ithaque, J. **Hild**, *Légende d'Enée avant Virgile* (Paris, 1883), G. **Fougères**, *Mantinée* (Paris, 1898), **Gercke**, *Telegonie und Odyssee* (1905); sur Ajax, P. **Girard**, *Revue des Etudes grecques*, 1905, et A. J.-**Reinach**, *Revue de l'Histoire des Religions*, 1908.

Parmi les questions plus spéciales qui ont été particulièrement discutées, signalons :

Pour l'apparition des *Œuvres d'art* chez Homère, statues de dieux, etc., outre toutes les *Histoires de l'Art Grec*, voir J.-P. **Rossignol**, *Les Artistes homériques* (2e éd. 1885) et H. **Brunn**, *Die Kunst bei Homer* (1868; réimpr. *Kleine Schriften*, II, 1905); pour l'influence de l'Epopée sur les œuvres d'art et les services que les peintures de vase surtout peuvent rendre aux études homériques, outre la partie archéologique des articles consacrés aux personnages de l'Epopée dans le *Lexikon der Mythologie* de **Roscher**, voir R. **Engelmann**, *Bilderatlas zu Homer* (Leipzig, 1889), **Schneider**, *Der Troische Sagenkreis in d. alt. griech. Kunst* (Leipzig 1886), C. **Robert**, *Bild und Lied* (1881), *Homerische Becher* (1890); *Ilioupersis* (1893). Les *Tabulae Iliacae* et monuments similaires sont reproduits dans Jahn-Michaelis, *Griech. Bilderchroniken* (1873). Pour les mentions de l'*écriture*, Holwerda, *Rheinishes Museum*, 1900, 476; c'est probablement l'écriture idéographique comme celle qui se retrouve en Crète, Evans, *Cretan Pictographs* (Londres, 1895), Kluge, *Die Schrift der Mykener* (Cöthen, 1897), A. J.-Reinach, *Revue des Etudes grecques*, 1905, p. 75; 1907, 389).

Pour le *navire homérique*, outre *les Phéniciens et l'Odyssée* de **V. Bérard**, *passim*, où sont traitées de main de maître toutes les questions nautiques, Engelbrecht, *Wiener Studien*, 1898, 150, et Assmann, *Der Floss der Odysseus* (Giessen, 1904).

Sur les *métaux*, bronze pour les armes de guerre, fer pour les instruments ne s'introduisant qu'à la fin pour les armes, outre Helbig, *l'Epopée homérique* et *Hermes*, 1897, 88; A. Lang, *Revue archéologique*, 1906, I, 280.

Sur la *maison homérique*, outre Perrot, *Histoire de l'Art*, t. VI et VII, voir O. Joseph, *Die Paläste der Epos* (Berlin, 1895), F. Noack, *Homerische Paläste* (Leipzig, 1903), *Ovalhaus und Palast in Kreta* (1908), Van Leeuwen dans *Mnemosyne*, 1901, p. 221, Jebb dans *Journal of Hellenic Studies*, 1886 (et en appendice à son *Homer*), P. Gardner, *ibid.*, 1882, 244, et Dickins, *ibid.*, 1903, 325, L. Rouch, *Revue des études anciennes*, 1898, 90; on va des palais de Priam et d'Alkinoos semblables à ceux que révèlent les fouilles de Knossos et de Phaestos en Crète, par l'intermédiaire de la grande demeure de Ménélas, comparable au château de Tirynthe, à la petite maison d'Ulysse, qu'on a comparée aux maisons scandinaves (A. Meitzen, *Anbau and Agrarrecht der Voelker Europas*, III, 1900, 464).

Pour les *connaissances botaniques et zoologiques*, Steph. Fellner, *Flora homerica* (Vienne, 1897), et W. Wegener, *Die Tierwelt bei Homer* (Konigsberg, 1887).

Pour les *connaissances physiologiques*, Ch. Daremberg, *la Médecine chez Homère* (Paris, 1865), et O. Koerner, *Wesen und Wert der hom. Heilkunde* (Wiesbaden, 1904).

Pour l'*armement homérique*, un des points sur lesquels on s'est d'abord rendu compte des différentes couches culturelles des poèmes homériques, depuis les Mycéniens, ou bien archers sans armes défensives, ou bien lanciers protégés par un bouclier de hauteur d'homme et une ceinture de cuir, jusqu'aux Achéens casqués et cuirassés, lançant des javelines et frappant à coups d'épée, portés en char jusqu'au champ de bataille et ignorant l'équitation qui n'apparaît qu'avec les Doriens, voir, outre les appendices de l'*Iliade* de Leaf, et les chapitres d'Helbig, *Epopée homérique*, et de Tsountas-Manatt, *Mycenean Age*, W. Reichel, *Homerische Waffen* (2e éd., Vienne, 1902), C. Robert, *Studien zur Ilias* (Berlin, 1902), A. Lang, *Homer and his Age* (Londres, 1906), Valeton, dans *Mnémosyne*, 1905, 105 (cuirasse), et van Leeuwen, *ibid.*, 1906, 300 (char de guerre); Helbig, *Mélanges Nicole* (1905), et Studniczka, *Jahrbuch des Arch. Inst.*, 1907 (char de guerre); A. J.-Reinach, *Revue des Etudes Grecques*, 1909 (archers).

Cet aperçu des travaux récents qui tendent à distinguer dans les poèmes homériques des *strates culturelles* permet de se rendre compte à la fois de la fécondité et de la difficulté de l'étude de l'*évolution homérique*. Sans doute, bien des efforts

devront encore être dépensés avant de faire cadrer et concorder entre elles les diverses séries chronologiques dans lesquelles chaque groupe de faits vient se répartir, qu'il s'agisse d'armes ou de vêtements, de la demeure des vivants ou de celle des morts, des connaissances physiologiques ou géographiques. Mais, dès maintenant, le problème homérique est sorti du pur domaine littéraire; c'est l'histoire entière des origines de la civilisation dans la Mer Egée qu'il intéresse : le premier millénaire de la vie de ce qui sera le monde hellénique. C'est là aujourd'hui ce qu'incarne Homère, et c'est ce que promet de révéler l'heureuse association, née des découvertes de Schliemann, de l'étude des textes à celle des monuments.

A. J.-REINACH.



Feuille d'or ciselée, Mycènes.

Poitiers. — Imprimerie Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LES HOMMES ET LES IDÉES

Cette nouvelle Collection: *Les Hommes et les Idées*, est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, dont on a tant abusé, n'était suspect. Cependant, il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qualifie exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus général.

Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissance précise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre but

Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus etendus: les lettres, les sciences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, enfin tout ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au courant du mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de frais une petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Pensant que beaucoup de personnes désireront recevoir, au fur et à mesure de leur publication et sans avoir à les commander, les ouvrages de la Collection *Les Hommes et les Idées*, nous avons établi un abonnement par séries de douz (de 1 à 12, de 13 à 24, etc.), aux prix suivants:

France........ **7** fr. **50** | **Etranger**........ **8** fr.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

René Quinton, La Loi de Constance originelle, L'Eau de mer milieu organique, par LUCIEN CORPECHOT.

Rudyard Kipling et la Littérature anglo-indienne, par HENRY-D. DAVRAY.

La Magie, sa Théorie, sa Pratique, ses Rapports avec la Religion, par A. VAN GENNEP.

Jules Renard, par HENRI BACHELIN.

La Pensée de Maurice Barrès, par HENRI MASSIS.

Les Idées et le Théâtre de G. Bernard Schaw, par W. L. GEORGE et RAYMOND LAUZERTE.

L'Intelligence et le Cerveau, par GEORGES MATISSE.

Les trois âmes de Remy de Gourmont, par PAUL DELIOR.

JUL 20 1917

COLUMBIA UNIVERSITY
0026051591

04309340

88H.A
G287

